

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

LA RÉALITÉ
DES
APPARITIONS
DÉMONIAQUES

PAR LE

R. P. D. Bernard-Marie MARÉCHAUX

Bénédictin de la Congrégation Olivétaine.

PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29

—
1899

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA RÉALITÉ

DES

APPARITIONS DÉMONIAQUES

IMPRIMATUR

Burdigalæ, die XV Junii 1899.

P. TOURREAU, *prot. apost.*,
vic. gén.

Avec approbation des Supérieurs réguliers.

Les examinateurs délégués :

D. Emmanuel-Marie ANDRÉ
Abbé Oliv. o. s. b.

D. Pierre-Joseph SIMIANI
Oliv. o. s. b.

A l'éminent Directeur

De la Revue du Monde invisible

Monseigneur MÉRIC

Hommage profondément respectueux

D. Bernard MARÉCHAUX

INTRODUCTION

I

L'apôtre saint Paul, dans sa première épître à Timothée, donne à son cher disciple ce grave avertissement qui est bien à l'adresse de l'époque présente :

« L'Esprit déclare manifestement que, sur la fin des temps, plusieurs s'éloigneront de la foi, en prêtant l'oreille aux esprits d'erreur et aux doctrines des démons. » (I Tim., iv, 1.)

Il est vrai, cette déclaration vise principalement, comme il résulte du contexte, les erreurs gnostiques dans leurs conséquences les plus grossières. Mais, en allant au fond des choses, qu'est-ce que le gnosticisme ? C'est

la doctrine des esprits se substituant à celle d'un Dieu unique et tout-puissant, à celle d'un unique médiateur qui est Jésus-Christ. Pour nous chrétiens, Dieu sans doute est transcendant, mais il est aussi immanent : « Il n'est pas loin de chacun de nous, dit saint Paul, car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. » (*Act.*, xvii, 27-28.) Le seul obstacle qui s'oppose à notre union avec lui, c'est le péché : or le péché est effacé, l'obstacle est enlevé par le précieux sang de Jésus-Christ, qui est ainsi notre réconciliateur nécessaire et unique. L'intercession des saints, le ministère des anges ne font qu'aider à la réconciliation qui s'opère essentiellement en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Tel est le dogme chrétien : la conception gnostique y est radicalement opposée. D'après cette doctrine insidieuse, la divinité est rejetée au fond d'un abîme insondable : on ne la connaît que par des émanations plus ou moins directes, et ces *éons* ou esprits servent aux hommes d'intermédiaires pour remonter jusqu'à elle : les moyens de revenir au principe de toutes choses sont les pratiques de la théurgie, magie blanche, sacrifices divers, incantations de toutes sortes. Parmi cette confusion d'esprits bons ou mauvais qui s'interposent

entre nous et la divinité, Jésus-Christ, notre adorable Sauveur, n'apparaît plus que comme un esprit quelconque ; et la religion chrétienne devient une forme contingente et contestable du culte des esprits. On le voit par ce rapide exposé, le gnosticisme détruit le dogme chrétien, détruit la foi : aussi était-il considéré par les apôtres qui le voyaient poindre, par les Pères de l'Église qui le combattaient, comme le plus dangereux adversaire, comme le capital ennemi du christianisme.

Or, le gnosticisme reparait aujourd'hui, sous le nom de spiritisme, et se fait des prosélytes en grand nombre, en cette fin de siècle qui fut un siècle de matérialisme, et qui se termine par une effervescence malsaine de faux spiritualisme.

Le terrain, hélas ! n'est que trop bien préparé pour le recevoir. La foi a disparu de beaucoup d'âmes : le matérialisme les a desséchées et ne les a pas satisfaites. On a beau dire à l'homme : Il n'y a de réalité que la matière. Il sent d'instinct, en dehors même de tout raisonnement, que ce n'est pas vrai. La matière ne pense pas, ne raisonne pas, n'a pas de conscience, n'est pas responsable. Pensée, raison, conscience, responsabilité, ce sont des états sentis et vécus, qui supposent

un principe autre que la matière, en un mot un être spirituel, une âme.

Et cette âme a ses aspirations, que la matière ne saurait remplir, ni étouffer non plus ; il lui faut un aliment en rapport avec sa nature immatérielle. Cet aliment, c'est la vérité sur Dieu, sur elle-même, sur sa destinée. Qui le lui donnera, pur de tout mensonge ? L'Église catholique, et elle seule, par son enseignement dogmatique et moral.

Malheureusement les esprits d'erreur, comme dit saint Paul, se jettent à la traverse ; et, eux aussi, comprenant bien que l'âme humaine ne saurait se contenter du glacial et abject matérialisme, ils se font forts de fournir une pâture à la faim de l'au-delà et du mystère qui la tourmente. « Sans doute, insinuent-ils par la voix de leurs adeptes, la matière n'est pas tout, sans doute il y a un monde spirituel : quand vous voudrez, vous entrerez en communication avec les esprits, ils se feront connaître à vous par des moyens déterminés, et même ils se montreront à vos yeux sous des formes aériennes. Sans doute il y a une vie après cette vie, où entrent les âmes humaines lorsqu'elles sont désincarnées ; ne la craignez pas, elle n'a rien que d'attrayant, l'âme s'y purifie, mais elle ne laisse

pas d'être heureuse. » Ainsi parlent les esprits d'erreur : la confusion ne tarde pas à paraître dans leur langage. Qu'est-ce que cette vie future ? En quoi consiste précisément la récompense des âmes justes, en quoi la punition des âmes perverses ? Qu'est-ce, *être juste* ? Qu'est-ce, *être pervers* ? Ils ne le disent pas. Tout se perd dans un brouillard, qui rend le problème de notre destinée plus intense. N'importe ! celui qui s'est laissé capter reste satisfait de savoir qu'il y a un monde des esprits, une porte de sortie à la prison matérielle qui le détient et l'étouffe. L'absence de toute sanction précise le tranquillise dans les habitudes vicieuses, auxquelles la nature humaine se laisse aller sans la grâce.

Voilà d'où provient la vogue du faux spiritualisme. Il prétend donner une pâture à la faim du mystère qui tourmente l'âme humaine, une réponse à la question de sa destinée qui l'agite ; et cette réponse, il la donne de telle manière, qu'elle laisse le champ libre à l'assouvissement des passions.

En présence de cette doctrine d'illusion et de mensonge, il importe d'affirmer très nettement le dogme catholique en ses grandes lignes, et principalement en ce qui concerne la question des esprits.

La doctrine catholique reconnaît qu'il y a des esprits, mais elle ne permet pas de les confondre avec Dieu. Il y a entre eux et lui la distinction irréductible qui existe entre des créatures et le créateur de toutes choses : ils sont essentiellement dépendants de lui, et soumis bon gré mal gré à sa volonté souveraine. Elle ne permet pas davantage de les confondre avec les trois Personnes divines, qui sont toutes les trois créées, et toutes les trois un seul et même Dieu : eux au contraire sont des créatures et ne peuvent prétendre au nom incommunicable du Très-Haut.

Dieu trouve en lui-même sa béatitude ; les esprits créés doivent chercher en Dieu leur béatitude et ne peuvent la trouver qu'en lui seul. D'ailleurs ils furent créés libres, ayant puissance par la grâce d'adhérer à Dieu, mais capables, hélas ! par leur propre volonté, de se séparer de Dieu. C'est là ce qui produisit une séparation dans leurs rangs. Les uns s'attachèrent librement à Dieu, et furent béatifiés en lui ; ce sont les bons anges. Les autres se révoltèrent contre lui, et furent plongés dans une damnation irrévocable ; ce sont les mauvais anges ou démons.

Voilà donc une distinction profonde établie entre les esprits que Dieu a créés : d'un côté

les esprits de lumière ou bons anges, de l'autre les esprits de ténèbres ou démons.

Bons et mauvais, ces esprits sont en relation avec la création matérielle, dont primitivement Dieu leur avait à tous conféré l'intendance : et très spécialement avec l'homme qui, tout en faisant partie du monde visible par son corps, fait partie par son âme du monde invisible, et confine à la sphère angélique. Tous les peuples, dans leurs théogonies, dans leurs synthèses religieuses, font une place aux esprits bons et mauvais. Parmi les fables qui trop souvent défigurent chez eux les données de la révélation primitive, on reconnaît facilement cette affirmation commune : l'homme est sollicité et influencé par deux catégories d'esprits, les uns bons qui font effort pour le porter au bien, les autres mauvais qui font rage pour le séduire et l'entraîner dans l'abîme du mal. Leur action est donc diamétralement opposée. Ayant trouvé en Dieu leur béatitude, les bons anges cherchent par tous les moyens à orienter vers lui l'esprit et le cœur de l'homme ; ils repoussent avec horreur les adorations que l'homme voudrait leur adresser, ils se proclament ses *conservateurs* (*Ap.*, xxii, 9, avec lui ils adorent le Très-Haut et son fils Jésus-

Christ. Les mauvais anges au contraire visent insolemment à capter des adorations de la part de leurs adeptes aveuglés ; quant aux hommes qui, éclairés et fortifiés par la grâce, leur résistent, ils les persécutent, selon que Dieu le permet pour tirer sa gloire de la défaite et de la confusion de ces esprits maudits.

Ce sont là les données générales de la théologie catholique sur la nature et le rôle des esprits : celui qui refuserait de les accepter aurait certainement perdu la foi.

II

Mais voici une question subsidiaire qui se pose et qui fait l'objet de la brochure que je présente au public religieux. Outre leur influence incontestable sur les sens internes de l'homme, à savoir sur son imagination et sa sensibilité, les esprits bons et mauvais entrent-ils parfois en relation avec lui par des apparitions externes, par des manifestations physiques ? Il s'agit moins ici du pouvoir que du fait. Que les esprits puissent revêtir momentanément des corps soit aériens, soit

matériels, et apparaître ainsi aux regards de l'homme, on le concède facilement. Mais ont-ils effectivement pris quelquefois ces corps d'emprunt, et agi physiquement sur nos sens? Tel est le problème qui fut soulevé dans la savante *Revue du Monde invisible*, à l'occasion d'une assertion tirée de la *Vie de Notre-Seigneur* par M. l'abbé Le Camus et limitée aux apparitions démoniaques.

Cet auteur, d'ailleurs érudit et distingué, raconte et étudie la tentation de Notre-Seigneur au désert par le diable, et il estime, bien à tort selon le commun sentiment, que la tentation fut purement intérieure, que le diable s'adressa uniquement à l'imagination du Sauveur, sans paraître extérieurement à ses yeux. Voici ses paroles. « En dehors de sa manifestation sous la forme du serpent au paradis terrestre, nous ne voyons pas, dans l'histoire biblique, que Satan se soit jamais révélé d'une manière visible. Plus particulièrement ici rien n'indique qu'il ait été vu par Jésus-Christ. » Cette affirmation va loin, elle est de nature à troubler les fidèles qui prennent les récits de la sainte Écriture dans leur sens obvie. D'après M. Le Camus, il n'y aurait jamais eu qu'une seule apparition physique de Satan, celle qui eut lieu au paradis terres-

tre, l'histoire biblique ne mentionnerait aucune autre manifestation de ce genre, la tentation de Notre-Seigneur au désert aurait été une sorte d'hallucination sans réalité extérieure. Cette tentation, dépeinte pourtant avec des couleurs si expressives par les Évangélistes, étant reléguée au rang d'une simple imagination sans consistance, que deviennent tous les récits qui nous montrent les saints en lutte avec Satan? Evidemment ils sont mis en doute, en question; ces assauts du diable seront inscrits au compte d'une imagination exaltée, classés parmi les phénomènes d'hallucination morbide. Comment leur reconnaître un caractère sérieux, positif, externe, quand on dénie toute réalité physique à la tentation de Jésus-Christ au désert?

Cette conséquence découlait de l'assertion de M. Le Camus. Elle fut tirée dans la *Revue du Monde invisible*, par l'honorable docteur M. Le Mesnant des Chesnais, ou plutôt proposée par lui, sous forme dubitative, à l'examen des collaborateurs de la Revue. Elle provoqua la composition du petit travail que je fis paraître sous ce titre : *Le Démoniaque dans la Vie des Saints*.

Ce travail a pour but d'établir, d'après les règles de la certitude historique, la réalité

externe et physique des apparitions de Satan que relate avec tant d'abondance la vie des saints. J'espère avoir fait largement la démonstration que je m'étais proposée. Avant d'inviter le lecteur à m'y suivre, il me semble nécessaire de réfuter l'assertion de M. Le Camus en ce qui touche la tentation au désert. Celle-ci en effet est le point de départ, et comme le type de tous les assauts du diable contre les saints qui sont mentionnés dans la suite des siècles. Il s'est attaqué aux membres, après s'être attaqué au chef; il s'est attaqué à eux, de la même manière qu'il s'est attaqué à lui, par les mêmes procédés, c'est-à-dire quand l'âme lui était fermée, extérieurement et visiblement. Il importe donc de mettre préalablement hors de doute la vérité physique de la tentation au désert. Ce point acquis, ce que raconte la vie des saints d'apparitions similaires ne soulève plus dans l'esprit aucune difficulté.

III

Tout d'abord je ne cacherai pas mon étonnement que, devant un récit clair et précis

comme le récit évangélique qui nous occupe, on conteste la réalité physique de l'apparition de Satan à Notre-Seigneur, alors qu'on reconnaît à Satan le pouvoir d'apparaître physiquement. Car ce pouvoir ne fait pas question parmi les catholiques. « Il est admis, dit M. Le Mesnant des Chesnais, que les esprits peuvent puiser dans la matière les éléments nécessaires pour se manifester à nous, en impressionnant physiquement soit le sens de la vue, soit tout autre sens. »

Cela est certain. « Il est facile aux esprits mauvais, déclare saint Augustin (*De Trin.*, lib. iv, 14), d'opérer par des corps aériens bien des choses surprenantes, dont s'émerveillent les âmes appesanties par des corps terrestres, bien que moralement elles valent mieux qu'eux. » Saint Thomas établit très nettement que les esprits bons et mauvais ont la vertu de mouvoir la matière; et qu'ayant cette vertu, ils peuvent agir soit sur nos sens externes, soit sur nos sens internes. Ils agissent sur les premiers, par des apparitions et des bruits; sur les seconds par des secousses qu'ils impriment au cerveau et par des images qu'ils y excitent. Dans ce cas, leur action, quoique plus subtile, reste néanmoins physique, et ne sort pas de l'ordre

matériel. C'est à tort qu'on la qualifierait d'action morale et spirituelle, comme si les esprits pouvaient influencer directement la volonté.

Du moment qu'il en est ainsi, pourquoi restreindre l'activité des esprits à l'influence interne, et révoquer en doute leur influence externe? Si les esprits peuvent impressionner nos sens extérieurs, il est logique de conclure qu'ils usent quelquefois de ce pouvoir, sinon dans l'ordre habituel des choses, au moins par voie exceptionnelle, à savoir dans les temps et les lieux où la Providence souveraine de Dieu leur permet d'en user. On comprend un pouvoir dont on use extraordinairement; on ne comprend pas un pouvoir qui ne doit jamais se traduire en acte. Dès lors que le pouvoir est reconnu, je ne vois pas pourquoi on répugnerait à admettre qu'il en a été fait usage en certains cas déterminés.

Mais, dit-on, il n'y a que deux cas nettement spécifiés dans la sainte Écriture, où le diable aurait fait usage de son pouvoir d'apparaître physiquement : la tentation d'Ève au paradis terrestre et la tentation de Jésus-Christ au désert. Et encore un auteur estimé vient nous déclarer que le second cas est douteux, que si le diable s'est glissé près d'Ève sous la forme d'un serpent, il n'est pas sûr qu'il se

soit approché du Sauveur sous une forme physique.

J'avoue que je ne puis saisir pour quel motif M. l'abbé Le Camus met une différence si radicale entre les deux manifestations de Satan. Lisez d'un côté la Genèse, de l'autre l'Évangile : comparez les deux récits : les deux agressions de l'esprit infernal se développent sur le même plan. Le serpent entame un colloque avec la femme ; le diable engage une conversation avec le Sauveur. Le serpent indique à Ève le fruit défendu, pour qu'elle en mange ; le diable montre à Jésus-Christ des pierres, *ces pierres que voilà, isti lapides*, pour qu'il les change en pain. Une fois le péché commis, Dieu intervient sensiblement ; une fois la tentation épuisée, les anges s'approchent de Jésus et le servent, ce qui indique une apparition physique de ces esprits.

Il m'est impossible de comprendre pourquoi seule la première de ces deux manifestations de Satan aurait un caractère externe, tandis que la seconde serait simplement imaginative. Rien n'indique, dit M. Le Camus, que Satan ait été vu de Jésus-Christ. Tout au contraire me paraît indiquer qu'il en a été vu. Il s'approche de lui, il lui parle à plusieurs reprises, il lui montre les pierres qui sont là, il le

transporte sur le pinacle du temple, il le fait passer ensuite sur une haute montagne, il se retire pour faire place à des anges : que veut-on de plus décisif dans le sens d'une apparition physique !

M. Le Camus dit que les auteurs se partagent sur le caractère de la manifestation de Satan à Jésus-Christ dans le désert : il avoue néanmoins que la plupart se prononcent pour une apparition physique : il ne cite, parmi les Pères qui ont commenté ce passage de l'Évangile, que saint Cyprien et Théodore de Mopsueste en faveur de son opinion. En fait, la plus grande partie des Pères et les plus signalés parmi eux, la presque totalité des auteurs modernes, enseignent sans hésitation que Satan apparut au Sauveur réellement et physiquement. Citons, pour abrégé, quelques commentateurs de marque, qui sont connus pour avoir résumé les travaux des Pères et de leurs devanciers.

Le savant Maldonat nous dit : « Tous les auteurs, *omnes auctores*, pensent que le diable s'approcha de Notre-Seigneur sous une forme corporelle et sous une forme humaine. »

Jansénius parle ainsi : « Que le diable se soit approché du Sauveur sous une forme corporelle et humaine, cela ressort du terme

approcher et de ses colloques avec Jésus-Christ. »

Cornélius à Lapede n'est pas moins catégorique : « Satan s'approcha du Christ, ayant pris la forme d'un corps humain, comme un homme qui s'approche d'un autre homme, pour l'interpeller d'une voix sensible. »

Bossuet exprime le même sentiment dans ses *Élévations sur les mystères*. Il se demande comment *il fut permis à cet esprit impur de toucher à ce corps innocent et virginal*. (xx^e Semaine, v^e Élévation.) Dans un opuscule trop peu connu, *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ*, le grand évêque se déclare prêt à admettre, d'après plusieurs célèbres docteurs et même quelques saints Pères, que Satan « qui lui-même avait tenté Jésus-Christ au désert, fit encore *visiblement* un dernier effort lorsqu'il le vit attaché à la Croix. » A ce moment, selon une opinion si respectable, il aurait essayé, par une apparition physique, de troubler l'agonie du Sauveur qu'il prenait pour un homme et d'exciter en lui des pensées de désespoir.

Cornélius à Lapede ne se contente pas de reconnaître, d'après le sens obvie du saint Évangile, la réalité externe de l'apparition satanique au désert; il la fait ressortir d'un

argument théologique puisé dans saint Grégoire le Grand. Avancer que la tentation a été purement intérieure, c'est supposer que le Sauveur a été la dupe d'une illusion, le jouet d'une hallucination ; or, une telle supposition déroge à sa dignité, et ne saurait s'accorder avec les données de la théologie sur les qualités d'âme du Verbe incarné. Cet argument me semble absolument décisif : qu'il me soit permis de lui donner tout son relief. Prenons la seconde phase de la tentation, quand Jésus-Christ fut emporté par Satan sur le pinacle du temple, quand l'esprit maudit lui insinua de se précipiter en bas. Pour que cette tentation ait été effective, il faut : ou bien que Jésus-Christ ait été réellement transporté sur le pinacle du temple, ou bien que Satan l'ait illusionné au point de lui faire croire qu'il y était réellement transporté. Eh ! bien, cette dernière hypothèse est théologiquement inadmissible. Une illusion comme celle-là est possible en nous, à cause de la rupture d'harmonie qui, depuis le péché, s'est produite entre la raison et les facultés sensibles. Notre-Seigneur, en qui ces facultés étaient sous le contrôle absolu de la raison, ne pouvait être accessible à une hallucination de ce genre. Impuissant à troubler son imagination, à y

insinuer des fantômes qu'il lui aurait fait prendre pour des réalités, le diable en était réduit à le combattre pour ainsi dire corps à corps, en lui apparaissant extérieurement.

IV

Je crois qu'il est inutile de s'arrêter davantage à l'apparition de Satan au désert; sa réalité me semble bien établie par les réflexions précédentes et par l'accord de la tradition catholique sur ce point. Les quelques difficultés de détail qu'on oppose à cette thèse n'ont pas assez d'importance pour que je les discute ici; elles n'ont aucun poids dans la balance à côté des raisons que je viens d'alléguer.

Mais est-il vrai que la Bible ne mentionne absolument aucune autre manifestation de Satan que celles de la double tentation au paradis terrestre et au désert? Il importe de faire la lumière sur cette question. Nous constatons, dans les temps chrétiens, comme le montrera mon étude, de très nombreuses apparitions du diable aux saints et amis de Dieu. Il pourrait paraître surprenant que, dans les temps

antérieurs à Jésus-Christ où Satan exerçait publiquement sa tyrannie, il ne se soit aucunement manifesté aux hommes.

Étudions la Bible à ce sujet, et jetons un coup d'œil sur l'histoire profane.

La Bible est remplie de manifestations angéliques. Est-il besoin de rappeler l'apparition des trois anges à Abraham sous forme humaine, la lutte de Jacob avec un personnage mystérieux, l'ânesse de Balaam menacée par un ange (ce n'était pas un cas d'hallucination), le guerrier céleste se montrant à Josué, Héliodore fustigé par des mains angéliques, les cinq cavaliers qui viennent du ciel au secours de Judas Machabée, et surtout la merveilleuse intervention de l'archange Raphaël en faveur de la famille de Tobie ? Le nouveau Testament continue cette liste : il serait téméraire de nier le caractère externe des apparitions de l'ange Gabriel à Zacharie d'abord, puis à la sainte Vierge ; Notre-Seigneur est servi par des anges au désert, réconforté par un ange en sa passion ; saint Pierre est délivré par un ange.

En présence de ces faits, je me crois en droit de conclure qu'il s'est produit, dans les temps anciens, parallèlement aux apparitions angéliques, un grand nombre d'apparitions démo-

niaques. Les bons et les mauvais anges se rencontrent sur tous les terrains ; ils emploient vis-à-vis des hommes les mêmes procédés, ils mettent en œuvre les mêmes moyens d'action. Dès lors que les premiers se sont montrés extérieurement d'une manière si fréquente et si incontestable, les seconds ont dû se produire également au dehors. Ce parallélisme s'impose, cette antithèse ressort de la nature même des choses, cette conclusion nous est dictée par l'enseignement même de l'Eglise sur le rôle des esprits.

Mais, dira-t-on, la sainte Écriture ne mentionne pas ces manifestations démoniaques. Cela tient à cette raison péremptoire, que l'action des anges s'exerçait principalement chez le peuple de Dieu dont ils étaient les conducteurs et les gardiens, tandis que l'action des démons s'exerçait, comme sur son terrain propre, chez les païens dont ils étaient les dieux, suivant cette énergique expression du Psalmiste : *omnes dñ gentium dæmonia*. Or, la sainte Écriture ne s'occupe que très indirectement de ce qui se passait chez les païens. Il est donc naturel qu'elle relate beaucoup d'apparitions angéliques, et peu de faits démoniaques : les premières entraient comme partie intégrante dans la trame de l'histoire

du peuple de Dieu ; les seconds n'y figuraient que comme des accidents transitoires.

Est-il vrai d'ailleurs que les saints livres se taisent absolument sur les manifestations démoniaques dans l'antiquité ? Les passages suivants font foi du contraire. Les plaies d'Égypte sont attribuées par le Psalmiste aux mauvais anges, *immissiones per angelos malos*. Quand l'ange exterminateur frappait les premiers-nés des Égyptiens, son action était assurément physique. De même, quand le diable tourmentait Job. Bien plus, il est probable qu'il apparaissait à ce saint homme sous des formes monstrueuses : car Job dit au Seigneur : *Vous me terrifiez par des songes, vous m'agitez par d'horribles visions*, c'est-à-dire vous donnez à Satan le pouvoir de m'obséder au dedans et au dehors. Enfin Isaïe, dans un très curieux passage, nous dépeint des démons hantant les villes maudites sous des formes bestiales : *et occurrent dæmonia onocentauris* (Isaïe, xxxiv, 14).

A ces passages, je pourrais ajouter les textes du Pentateuque condamnant la magie, les sortilèges, les pratiques idolâtriques. Ils soulèvent un coin du voile qui cache à nos yeux l'ingérence multiforme du diable dans la vie courante des peuples païens. Si les démons se

logeaient dans le ventre des *pythons* pour rendre de là des oracles, pourquoi ne se seraient-ils pas manifestés sous diverses formes dans les rites idolâtriques, en certaines circonstances données?

Il resterait à feuilleter l'histoire profane elle-même. Mais ici le champ est immense, et je ne puis entreprendre de le parcourir. Qu'on se reporte au tome premier du *Traité du Saint-Esprit* par M^{sr} Gaume, ou bien encore aux *Documents historiques sur la religion des Romains* par M. Bonnetty épars dans le recueil des *Annales de philosophie chrétienne*; on verra jusqu'à quel point Satan tyrannisait les peuples les plus fameux de l'antiquité, et intervenait à tout instant par des présages, par de prestigieux phénomènes, par des songes, dans les affaires privées et publiques. Que dans la quantité de ces faits démoniaques il soit plus ou moins question d'apparitions, peu importe! Les apparitions proprement dites sont des phénomènes contingents, dont on comprend qu'il ne reste qu'une faible trace dans les histoires. Quelques-unes sont relatées, un grand nombre est tombé dans l'oubli. Ce qui est à relever, c'est la succession quasi ininterrompue des présages, ce sont les phénomènes observés

dans les statues des faux dieux qui se couvrent de sueur, crachent du sang, font entendre des bruits insolites, s'agitent en différents sens. Il est indéniable qu'elles sont hantées par des esprits. M^{gr} Gaume a des chapitres très curieux sur le culte du serpent dans les temps païens (*Traité du Saint-Esprit*, ch. XXII-XXIII-XXIV); il rapporte des circonstances dans lesquelles le dieu, c'est-à-dire le démon, s'était transformé en serpent, ou du moins s'était glissé dans le corps d'un serpent.

Ce rapide aperçu me suffit à établir qu'entre la tentation d'Ève au paradis terrestre, et celle de Notre-Seigneur au désert, viennent s'intercaler une infinité de faits démoniaques. On ne s'étonnera donc pas de ceux que je signalerai dans les temps chrétiens. Seulement il y a une différence à remarquer entre les uns et les autres. Avant Jésus-Christ, le diable singe le dieu, conséquemment il se pare de couleurs séduisantes, il s'entoure d'un appareil imposant; après Jésus-Christ, il est contraint de se montrer tel qu'il est, hideux et repoussant. (1) Bien qu'il tyrannisât cruellement les idolâtres, en exigeant d'eux des turpitudes

(1) L'Évangile cite de très nombreux cas de possessions diaboliques. Dira-t-on que ces possessions n'étaient que des illusions? Que serait dès lors l'action de Notre-Seigneur chassant les démons du corps des possédés?

la doctrine des esprits se substituant à celle d'un Dieu unique et tout-puissant, à celle d'un unique médiateur qui est Jésus-Christ. Pour nous chrétiens, Dieu sans doute est transcendant, mais il est aussi immanent : « Il n'est pas loin de chacun de nous, dit saint Paul, car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. » (*Act.*, xvii, 27-28.) Le seul obstacle qui s'oppose à notre union avec lui, c'est le péché : or le péché est effacé, l'obstacle est enlevé par le précieux sang de Jésus-Christ, qui est ainsi notre réconciliateur nécessaire et unique. L'intercession des saints, le ministère des anges ne font qu'aider à la réconciliation qui s'opère essentiellement en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Tel est le dogme chrétien ; la conception gnostique y est radicalement opposée. D'après cette doctrine insidieuse, la divinité est rejetée au fond d'un abîme insondable ; on ne la connaît que par des émanations plus ou moins directes, et ces *éons* ou esprits servent aux hommes d'intermédiaires pour remonter jusqu'à elle ; les moyens de revenir au principe de toutes choses sont les pratiques de la théurgie, magie blanche, sacrifices divers, incantations de toutes sortes. Parmi cette confusion d'esprits bons ou mauvais qui s'interposent

entre nous et la divinité, Jésus-Christ, notre adorable Sauveur, n'apparaît plus que comme un esprit quelconque ; et la religion chrétienne devient une forme contingente et contestable du culte des esprits. On le voit par ce rapide exposé, le gnosticisme détruit le dogme chrétien, détruit la foi : aussi était-il considéré par les apôtres qui le voyaient poindre, par les Pères de l'Église qui le combattaient, comme le plus dangereux adversaire, comme le capital ennemi du christianisme.

Or, le gnosticisme reparaît aujourd'hui, sous le nom de spiritisme, et se fait des prosélytes en grand nombre, en cette fin de siècle qui fut un siècle de matérialisme, et qui se termine par une effervescence malsaine de faux spiritualisme.

Le terrain, hélas ! n'est que trop bien préparé pour le recevoir. La foi a disparu de beaucoup d'âmes ; le matérialisme les a desséchées et ne les a pas satisfaites. On a beau dire à l'homme : Il n'y a de réalité que la matière. Il sent d'instinct, en dehors même de tout raisonnement, que ce n'est pas vrai. La matière ne pense pas, ne raisonne pas, n'a pas de conscience, n'est pas responsable. Pensée, raison, conscience, responsabilité, ce sont des états sentis et vécus, qui supposent

ou des sacrifices humains, il évitait de les terrifier par des apparitions effroyables. Vis-à-vis des saints, qu'il traite en ennemis irréconciliables, il ne garde aucune mesure, il fait tout pour les épouvanter, il les frappe odieusement, il les tuerait si Dieu lui lâchait la bride. Cette observation est la clef des phénomènes qui se dérouleront au cours de cette étude.

LA RÉALITÉ

DES

APPARITIONS DÉMONIAQUES

I. — QUELQUES RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

En son numéro d'octobre, la *Revue du Monde invisible*, par la plume de son éminent directeur Mgr Méric, approuvait les signes ou critères d'une apparition réellement objective donnés par Alfred Russell Wallace. Ces signes sont les suivants :

Simultanéité de perception par plusieurs personnes ;

Changement de situation du fantôme par rapport aux observateurs ;

Impression produite sur des animaux domestiques ;

Effets physiques causés par la vision ;

Photographie du fantôme, ou, ce qui est plus

décisif encore, moulage d'un membre de l'apparition.

Evidemment, en cette étude sur les apparitions démoniaques dans la vie des Saints, il ne saurait être question de photographie, ni de moulage. Sauf ces deux points par trop modernes, sauf peut-être aussi l'observation concernant les animaux domestiques, je ne fais pas difficulté de m'approprier les critères susindiqués, en les modifiant quelque peu, et en les complétant, pour les adapter à mon sujet.

J'aurai d'abord à fournir la garantie relative au narrateur. Est-ce un auteur grave et sérieux? Comment les faits qu'il raconte sont-ils venus à sa connaissance? S'il les tient de la bouche du saint lui-même auquel ils sont arrivés, ou de la bouche de ses disciples encore vivants, si les faits ont été contrôlés au moins d'une manière générale (1) par l'autorité de l'Église, il me semble que l'on ne peut exiger des gages d'authenticité plus formelle.

J'aurai ensuite à analyser les faits eux-mêmes.

(1) Je dis : *d'une manière générale*. L'Église ne garantit pas tel ou tel fait en particulier d'apparition démoniaque, comme elle garantit tel ou tel miracle. Mais elle reconnaît ces faits d'une manière générale, quand elle dit, dans les légendes du Bréviaire ou dans une Bulle de béatification, que tel saint a eu à soutenir des luttes contre les démons; ou bien quand elle accorde une autorité aux documents desquels ces faits sont tirés, par exemple en en faisant lire des extraits dans les offices publics, en y puisant les miracles qu'elle approuve.

Je me suis engagé à produire des faits extérieurs, ayant une incontestable réalité objective. Or, cette réalité objective me paraît suffisamment établie, s'il est démontré

Ou bien que les faits se sont passés publiquement, ou tout au moins en présence de plusieurs personnes ;

Ou bien qu'il en est résulté des effets physiques dûment constatés.

Par effets physiques, j'entends : si le saint a été battu par le diable et relevé moitié mort par ses disciples ; si le bruit des coups et les clameurs de l'esprit infernal ont été entendus par des témoins ; si le diable a laissé des traces de son passage, et notamment cette horrible puanteur, qui est un des signes les plus fréquemment indiqués de sa présence.

J'aurai certainement à citer des faits étranges. Cette étrangeté ne saurait leur être opposée comme fin de non-recevoir. Du moment qu'ils proviennent du diable, il n'est pas étonnant qu'ils se présentent avec une allure bizarre et troublante, avec un aspect hideux et effrayant.

M. l'abbé Ribet consacre, dans sa *Mystique divine*, un chapitre très abondant et très documenté aux apparitions du diable. (*Mystique divine*, t. II, chap. xi.) Je pourrais me contenter d'y renvoyer. Si j'entreprends à nouveau le travail, ce n'est pas

dans l'espérance de mieux faire, mais uniquement pour le présenter sous une forme qui répondra plus directement aux exigences de la critique.

Avant d'entrer dans l'énumération des faits, il n'est pas hors de propos de prévenir quelques difficultés qui pourraient embarrasser l'esprit du lecteur.

Pourquoi le diable apparaît-il aux saints de préférence au commun des fidèles ? C'est que les saints ont surmonté les tentations ordinaires ; alors l'esprit mauvais, en désespoir de cause, emploie les grands moyens, il essaie d'intimider les serviteurs de Dieu par des visions effrayantes, de les terrasser par des assauts furieux.

Pourquoi se montre-t-il à certains Saints, et non à d'autres ? Il est impossible de le dire d'une manière positive. Cela rentre dans l'ordre des secrets jugements de Dieu. On serait tenté de croire que le diable persécute surtout les saints, qui étant des convertis, ont secoué son joug tyrannique. Et pourtant il s'est acharné, avec une furie sans pareille, sur des saints et des saintes qui ont toujours été, dès leur bas âge, des anges de pureté.

Pourquoi, toutes proportions gardées, a-t-il attaqué d'une manière plus agressive les solitaires, que les saints vivant en communauté ou dans le monde ? C'est que les premiers, séquestrés de toute créature, placés en dehors des appâts du vice et

des séductions du péché, n'offraient aucune prise au diable, qui en était réduit à les assaillir en face et comme à visage découvert.

On remarquera aussi que l'esprit infernal apparaît fréquemment aux saints à l'article de la mort. Cela n'est pas surprenant. Il essaie désespérément de troubler leur agonie. Bossuet tient qu'il osa se montrer aux regards de Jésus agonisant sur la croix. Mais pour l'ordinaire, ce n'est qu'un horrible fantôme aussitôt chassé.

Les apparitions du diable affectent toutes les formes, c'est le véritable Protée de la fable : déguisement en ange de lumière ou même sous les traits du Sauveur; aspect d'une femme lascive; apparence d'un géant tout noir, épouvantable, ou même hideusement mutilé; formes fabuleuses, moitié humaines et moitié bestiales; formes purement bestiales. Il lui arrive parfois de se mêler sous des traits communs, au commerce ordinaire de la vie.

Ces quelques remarques préliminaires suffisent. Je range les faits que j'avance par ordre de date, afin de montrer qu'à toutes les époques le diable a employé les mêmes ruses et les mêmes violences, et de donner à ma démonstration ce caractère d'universalité qui est invincible.

II. — L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS.

L'ère des persécutions ne nous offre pas beaucoup d'apparitions du démon. La raison en est simple. Aux époques de persécutions violentes, le diable se sert des tyrans et des bourreaux pour mettre à l'épreuve la foi des chrétiens ; il n'a pas besoin, comme dans les temps de paix, de se faire lui-même le tentateur et le tortionnaire des serviteurs de Dieu.

Consultez d'ailleurs les actes des martyrs : ce n'est pas proprement leur vie qui est racontée, mais simplement leur interrogatoire qui est reproduit et la série de leurs tourments qui est détaillée. D'après l'affirmation formelle du Sauveur, c'est l'Esprit-Saint qui parle en eux et qui leur inspire une joie surhumaine au milieu des tortures les plus atroces. Par contre, c'est le diable qui agit dans leurs persécuteurs, et qui les stimule à inventer des raffinements de cruauté que l'homme, laissé à lui-même, n'oserait se permettre vis-à-vis de son plus mortel ennemi. L'esprit mauvais, qui organisa le drame de la passion du Fils de Dieu, n'apparaît que trop visiblement aux martyrs dans la personne de leurs juges iniques et de leurs bourreaux inhumains. Il n'y a pas lieu de s'étonner s'il n'emploie pas d'autre mode d'agression.

Et néanmoins on trouve en plusieurs actes des martyrs des faits d'apparitions démoniaques. En voici qui se présentent à moi dans les premiers volumes des Bollandistes.

Saint Potitus est un enfant de treize ans, d'une virginale innocence. Le diable lui apparaît sous les traits du Sauveur; éclairé d'en haut, il démasque l'illusion. Alors l'esprit infernal se transforme en taureau furieux, et fait mine de fondre sur lui; mais le saint enfant se munit du signe de la croix, et l'horrible fantôme s'évanouit. Quelque temps après, Potitus est appréhendé comme chrétien, et cueille, avec une constance admirable, la palme du martyre. (*Act. SS. Jan.*, t. II, p. 37.)

Les actes de sainte Julienne, martyre au IV^e siècle, nous retracent le long colloque qu'elle eut avec le démon Bélial. Celui-ci lui apparaît transfiguré en ange de lumière, et essaie de lui persuader l'apostasie; la vierge indignée d'un semblable langage, contraint son interlocuteur infernal de se découvrir. Il se plaint et se lamente de ce que, après avoir séduit et vaincu tant d'hommes, il est déjoué et terrassé par de simples femmes. Sainte Julienne le tient comme enchaîné; il la conjure qu'elle veuille bien le laisser partir; elle lui permet de disparaître dans une fosse pleine d'immondices. (*Act. SS. Feb.*, t. II, p. 876.)

Les actes de saint Potitus ont un très beau ca-

ractère; et rien n'autorise à révoquer en doute leur authenticité. Quant aux actes de sainte Julienne, ils n'ont pas été à l'abri de la critique; mais les Bollandistes déclarent que les attaques dirigées contre eux ne leur semblent pas justifiées (1).

Arrivons à des documents d'une plus haute valeur, et d'une autorité incontestée.

III. — SAINT ANTOINE ET LES PÈRES DU DÉSERT.

En première ligne, soit dans l'ordre des temps, soit pour l'importance et la valeur du document, se présente la *vie de saint Antoine* par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie et docteur de l'Église.

L'illustre confesseur de la divinité du Verbe, en envoyant son livre aux moines, leur déclare n'y rien avancer qui ne soit absolument certain. « Je vous raconte, leur dit-il, ce que j'ai appris moi-même de la bouche d'Antoine dans les nombreuses visites que je lui ai faites, ou de la bouche de celui qui demeura longtemps avec lui, et qui le

(1) Je le répète, je ne donne ces deux faits relatifs à des martyrs, que pour montrer la continuité de la tradition chrétienne sur les apparitions démoniaques.

fournissait d'eau. » Il ajoute que son récit n'est que la moindre partie des merveilles accomplies par le grand serviteur de Dieu.

La genèse des tentations de saint Antoine est très intéressante à suivre. Le diable commence par exciter en lui un tourbillon de pensées formées de réminiscences mondaines. Puis il l'attaque par des illusions nocturnes, par des fantômes lascifs. Antoine reste inébranlable. Alors le diable se montre visiblement à lui dans toute la hideur qui lui convient (1). C'est tout d'abord un enfant horrible et noir, qui se roule à ses pieds et se lamente en lui disant : « J'en ai séduit beaucoup, trompé beaucoup, et me voilà vaincu par ta pénitence. Je suis l'esprit de fornication. » — Antoine répond : « Oui, en vérité, tu es bien méprisable. Ta noirceur et ton âge font voir le peu que tu vaux. Le Seigneur est mon soutien, je triompherai de mes ennemis. » Telle fut la première victoire de saint Antoine sur le démon.

Cependant notre saint se retire dans un sépulcre abandonné. Alors le diable en vient contre lui, par une progression logique, à la violence ouverte. Ce

(1) C'est précisément cette genèse, cette progression logique, qui démontre qu'on ne saurait attribuer les apparitions des démons aux solitaires à la fatigue d'un cerveau exténué par le jeûne. D'ailleurs quand le solitaire est maltraité et laissé pour mort par ses cruels ennemis, ce ne peut être une hallucination.

sont là ces fameuses tentations de saint Antoine qui ont été vulgarisées par la peinture. Une fois les démons se jettent sur l'athlète du Seigneur, et le laissent comme mort; ses disciples accourent au bruit, ils le relèvent inanimé et ne respirant plus. Une autre fois il font irruption dans le réduit du saint, et se précipitent sur lui sous des formes bestiales; ils le battent, le mordent, le traînent çà et là comme un chien traîne une guenille. Antoine brave toute cette bande hurlante et sifflante. « Si vous avez tant soit peu de force, dévorez-moi donc ! Votre multitude même, et ces formes bestiales que vous prenez sont un indice de votre faiblesse. Le signe de la croix et ma confiance dans le Seigneur me rendent invincible. » A ce moment, le Seigneur fait pénétrer un rayon de lumière dans ce cloaque de démons; ils s'évanouissent en un clin d'œil, et le saint se trouve guéri de toutes ses blessures. Il soupire vers son libérateur : « Où donc étiez-vous, ô bon Jésus ? » Une voix répond : « Antoine, j'étais là présent, j'assistais au combat; maintenant que tu as vaincu, ton nom deviendra fameux dans tout l'univers. »

Plus tard saint Antoine prononce devant les frères assemblés une instruction célèbre, où il les prémunit contre les pièges des démons. Il faudrait lire d'un bout à l'autre ces pages merveilleuses. Le saint déclare que tout d'abord le diable essaie de

pervertir le cœur par des pensées impies ou obscènes. Puis, voyant qu'il n'aboutit à rien, il met en œuvre la terreur et la violence. Il prend des formes de femmes, de bêtes, de serpents; il revêt des corps monstrueux, dont la tête, dit le saint, s'en va toucher au toit des maisons; il se transforme en une infinité de spectres, jusqu'à simuler des troupes de soldats. Un signe de croix fait évanouir tous ces fantômes. — Le saint donne ensuite des marques pour distinguer les apparitions angéliques d'avec les apparitions démoniaques, même alors que celles-ci se dissimulent sous de spécieuses apparences. Les premières se résolvent dans un sentiment de paix, les secondes dans un trouble profond. — Il termine en relatant diverses apparitions du diable dont il a été témoin, et dont on ne saurait nier, d'après le contexte, la réalité physique et extérieure.

D'après ce lumineux exposé de saint Antoine, les apparitions du diable étaient communes parmi les solitaires. Que l'on consulte la vie des plus signalés parmi les Pères du désert, on verra que tous plus ou moins ont eu affaire aux esprits infernaux se manifestant à eux visiblement. Saint Macaire d'Alexandrie voit le diable qui, sous la forme d'un charlatan, essaie d'administrer aux frères des potions empoisonnées. Saint Macaire d'Égypte entre en lutte avec une troupe de démons, quand il veut

pénétrer dans le tombeau des enchanteurs Jamnés et Mambré. Saint Pacôme est outrageusement battu par eux, comme saint Antoine lui-même. Saint Hilarion est infesté par leurs attaques, il est en butte aux prestiges les plus effrayants : ainsi le diable lance sur lui un chariot traîné par des chevaux emportés, le saint fait un signe de croix, et tout s'évanouit.

Que parmi tous ces phénomènes, il y en ait quelques-uns qui se passent dans la seule imagination, c'est possible ; car le diable a le pouvoir d'ébranler fortement l'imagination. Mais quand les disciples de saint Antoine accouraient au bruit terrible qui se faisait dans sa cellule, quand ils le relevaient tellement brisé de coups qu'ils le tenaient pour mort, ce n'était pas une affaire d'imagination ; la manifestation démoniaque était incontestablement physique et réelle.

IV. — SAINT MARTIN ET SAINT BENOIT.

Passons maintenant en Occident.

Je ne puis mieux faire que de mettre en avant les *vies* de saint Martin par Sulpice-Sévère, et de saint Benoît par saint Grégoire le Grand, deux documents d'une haute et incontestable autorité.

Sulpice-Sévère était un disciple de saint Martin, il pouvait parler savamment des gestes de son maître. La *vie* qu'il en a écrite, par son caractère grave, discret, littéraire, a conquis tous les suffrages, et rallié les *hypercritiques* les plus exigeants. Généralement on ne s'inscrit pas contre un fait qui est affirmé nettement par Sulpice-Sévère.

Or, voici ce que cet auteur raconte des apparitions du diable à notre grand saint Martin.

« Un jour entouré comme d'un éclat de pourpre, royalement vêtu, la tête ceinte d'un diadème en or incrusté de diamants, les pieds chaussés de brodequins d'or, le visage serein, la bouche souriante, en telle sorte que rien ne trahit sa provenance infernale, le diable se tint debout à côté de saint Martin, alors qu'il priait dans sa cellule. Le saint fut comme étourdi à son aspect, et garda un profond silence. Ce fut le diable qui le rompit : « Ouvre les yeux, Martin, je suis le Christ ; ayant résolu de descendre sur la terre, j'ai voulu me manifester à toi. » — Le saint ne répondit pas. Alors le diable redoublant d'audace, continua en ces termes : « Martin, pourquoi hésites-tu à croire ce que tu vois ? Je suis le Christ. » Le saint éclairé d'en haut, lui fit alors cette réponse : « Jésus n'a aucunement dit qu'il viendrait vêtu de pourpre et ceint d'un diadème. Pour moi, je ne croirai au Christ que s'il se montre à moi en la manière qu'il a souffert pour

moi, et portant les stigmates de sa passion. » — A cette parole, le diable s'évanouit comme la fumée, et remplit la cellule d'une telle puanteur qu'il fut facile à Martin de reconnaître à qui il avait eu affaire.

« Ce fait, ajoute Sulpice-Sévère, je le tiens de la propre bouche de saint Martin. *Ce que je dis, afin qu'on ne l'estime pas fabuleux.* » (*De vita Beati Martini.*) Cette assertion du narrateur est absolument convaincante. Quant au caractère physique de l'apparition, il ressort de tout le contexte, du dialogue engagé avec le saint, et enfin de cette horrible puanteur qui trahit la présence de l'esprit impur.

Le diable apparut encore à saint Martin au moment de sa mort. Le narrateur nous représente le grand thaumaturge étendu sur son lit, et les regards tournés vers le ciel. On craint que cette immobilité ne le fatigue, et on le conjure de prendre une position plus commode : « Laissez-moi, s'exclame-t-il, regarder le ciel... Et ayant dit ces mots, il vit le diable qui se tenait près de lui... Que me veux-tu, s'écrie-t-il, bête cruelle ? Tu ne trouveras rien en moi, malheureux, qui t'appartienne ! Le sein d'Abraham me recevra. » Et le grand saint expire parmi les chants des Anges. (*Epist. III Sulp. Sev. ad Basulam.*)

Passons maintenant à la *vie* de saint Benoît par

saint Grégoire. Il convient de remarquer que ce grand docteur ne manque jamais de citer ses sources ; dans l'espèce, elles sont irrécusables. Ce que raconte le saint, il l'a recueilli de la bouche de quatre des principaux disciples de saint Benoît : Constantin, son premier successeur au mont Cassin ; Simplicie qui fut le second ; Valentinien, longtemps abbé du monastère de Latran ; Honorat qui gouverna le monastère de Subiaco.

Écoutons ce que ces quatre témoins nous font connaître, par la plume du grand pape, sur les rapports et les luttes de saint Benoît avec l'esprit infernal.

Dans sa grotte de Subiaco, il fut l'objet d'une agression diabolique étrange. L'esprit impur se glissa vers lui sous l'apparence d'un merle qui se mit à voleter devant ses yeux (1) ; en même temps s'éleva en lui une si violente tentation de la chair, que saint Benoît se sentit ébranlé ; mais il se ressaisit immédiatement, et par un mouvement héroïque, se roulant tout nu parmi les épines, il éteignit dans son propre sang le feu impur qui commençait à le dévorer.

Étant encore à Subiaco à la tête des douze monastères qu'il avait fondés, le grand saint, comme

(1) D'après la narration de saint Grégoire, on ne peut guère douter que le merle n'ait été un prestige destiné à distraire le saint dans son oraison.

nous le raconte son biographe, vit un jour le diable, sous la figure d'un petit moricaud, qui détournait un frère de l'office. Saint Maur, qui l'accompagnait, le vit également : ce qui prouve que l'apparition était bien objective. Frappant le moine de quelques coups de verges, notre saint le ramena à son devoir, et fit disparaître le démon qui le harcelait.

Mais c'est surtout à son arrivée au mont Cassin, que le diable se déchaîne contre saint Benoît. Il ne va pas jusqu'à le frapper. Mais il se montre à lui sous un aspect terrifiant, et le poursuit de vociférations qui sont entendues par tous les moines. « Il ne va pas le trouver, nous dit saint Grégoire, comme en cachette par la voie d'un songe, mais ouvertement, en sorte que le vénérable Père attestait le voir de ses yeux corporels, sous un aspect hideux, et tout incandescent de flammes qu'il jetait par les yeux et par la bouche. Il hurlait lamentablement : *Benoît Benoît!* Et comme le saint ne lui répondait pas, il reprenait en jouant sur son nom : *Maudit et non béni, pourquoi me persécutes-tu?* »

Est-ce suffisamment clair? Saint Benoît attestait à ses disciples, lesquels l'ont redit à saint Grégoire, que le diable se manifestait à *ses yeux corporels* (1).

(1) Comment une âme, si hautement éclairée, si sage, si discrète, aurait-elle pu se méprendre sur le caractère extérieur de l'apparition?

D'ailleurs, les lamentations furieuses qu'il poussait étaient entendues dans tout le monastère.

Saint Grégoire s'étend ensuite sur la guerre que l'esprit mauvais menait sans relâche contre le grand saint et les moines ses enfants. Il ne se montre pas toujours visiblement à leurs yeux; mais sa malice s'exerce par des effets physiques. C'est une pierre qu'on ne peut soulever pour une construction; c'est un incendie fantastique, excité pour troubler les frères; c'est une muraille brutalement renversée qui écrase un jeune moine. En tout cela, saint Benoît, de ses yeux éclairés, reconnaît l'action des démons, et, par un simple signe de croix, il remédie à tous les maux qu'ils lui font ou écarte tous ceux qu'ils veulent lui faire (1).

Parfois il contraint le diable à se dévoiler. Il le fait voir à un moine qui à toute force voulait quitter le monastère, sous la forme d'un dragon prêt à le dévorer. Une autre fois, chose curieuse! il aperçoit l'esprit infernal déguisé en médecin, monté sur une mule et se dirigeant vers le monastère. Avant que le saint ait eu le temps de prendre ses précautions contre cette agression bizarre, l'ir-

(1) La puissance de saint Benoît contre le diable s'est perpétuée dans la médaille qui porte son nom, et qui a mérité d'être appelée *chasse-diable*. Les missionnaires de tout ordre se complaisent à rapporter les merveilleux effets opérés par cette médaille dans les contrées païennes, où l'action diabolique est souvent tangible.

réconciliable ennemi rencontre un vieux moine en train de puiser de l'eau, entre dans son corps, le jette à terre et le tourmente horriblement. Saint Benoît accourt, il donne un soufflet au moine, ou plutôt au diable en la personne du moine, et il le chasse instantanément.

Il y aurait bien des réflexions intéressantes à faire sur ces récits dont l'authenticité n'est pas contestable. Non seulement saint Benoît voit le diable dans une réalité objective, mais il le force parfois à prendre une réalité objective. Nous rencontrons plusieurs fois ce phénomène dans la vie des saints. — Sa manière aussi de chasser le diable est très suggestive. Le saint frappe de quelques coups de verge ou d'un soufflet le moine obsédé; et l'esprit de malice déguerpit, comme s'il était lui-même battu ou souffleté.

V. — DU SIXIÈME AU TREIZIÈME SIÈCLE.

Du sixième au treizième siècle, parmi tous les saints moines et chanoines qui fleurissent par un perpétuel renouveau dans l'Église de Dieu, je pourrais relever d'innombrables faits d'apparitions diaboliques; mais je crains de fatiguer mes lecteurs. il me revient à l'esprit la sentence de Boileau :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Ou plutôt ces autres vers de son *Art poétique* :

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Néanmoins je ne puis laisser courir la période qui s'étend de saint Benoît à saint François d'Assise, sans y recueillir au moins quelques faits à l'appui de ma thèse.

Saint Maur, le cher disciple de saint Benoît, le fondateur en France du monachisme bénédictin, peu avant sa mort, est assailli par une vision corporelle du diable. L'esprit mauvais, chassé par le saint abbé, s'évanouit avec un bruit formidable qui fait trembler le monastère et réveille en sursaut tous les moines. (*Act. SS. Jan.*, t. II, p. 332.)

Saint Grégoire, en ses Dialogues (lib. III), rapporte un fait qui se passa en sa présence. Il réconciliait une église qui avait été polluée par la présence des ariens hérétiques. Durant la cérémonie, les assistants sentirent très distinctement comme un pourceau qui courait de-ci de-là et qui gagnait la porte en menant un grand bruit. Ils ne virent rien, mais ils entendirent et sentirent. C'était, dit saint Grégoire, l'esprit immonde, qui était contraint de fuir l'église réconciliée.

Cueillons le curieux fait suivant dans la *vie* de saint Aventin, un de nos plus vieux moines de France, qui florissait au diocèse de Troyes au

sixième siècle. Etant sorti dans la campagne avec quelques disciples, il aperçoit un cavalier qui passe, ayant en croupe le diable en personne; il le montre à ses compagnons, il se met en prière; et le sinistre écuyer est contraint de déguerpir, au moment où il allait causer au cavalier une chute mortelle. (*Act. SS. Feb.*, t. II, p. 482.)

Les leçons de l'office de saint Agathon, pape, mentionnent des apparitions publiques du diable à Rome, lors d'une grande peste qui éclata sous son pontificat (678-681). Voici le fait, tel qu'il est raconté par Paul Diaque, auteur estimé. « Durant l'épidémie, beaucoup de personnes virent très nettement un ange et un démon qui de nuit parcouraient la ville; au commandement de l'ange, le démon frappait certaines portes d'un épieu qu'il tenait à la main; et à chaque coup répondait pour le jour suivant la mort d'un des habitants des maisons ainsi désignées. Il fut alors révélé que la peste ne cesserait que par l'érection d'un autel à saint Sébastien dans la basilique de Saint-Pierre-ès-liens. » (*Act. SS. Jan.*, t. II, p. 624.)

On dira peut-être que l'imagination frappée des Romains leur a fait croire à des apparitions qui n'existaient pas. Je réponds que la mort des habitants dans les maisons désignées n'était pas une affaire d'imagination.

Qu'on veuille bien lire, dans M. l'abbé Ribet, les

horribles infestations diaboliques, dont saint Gutlac, moine en Angleterre vers la fin du septième siècle, fut l'objet. Elles renchérissent encore sur les tentations de saint Antoine. (*Act. SS. Ap.*, t. I, p. 41.) — Le même auteur mentionne, comme antagoniste du diable, saint Oswald, archevêque d'York, contemporain et ami de saint Dunstan au dixième siècle : l'esprit mauvais lui apparaît sous toute espèce de formes ; à la fin, il se transfigure en ange de lumière, mais le saint découvre l'illusion et le chasse d'un signe de croix. (*Act. SS. Feb.*, t. III, p. 738.)

A cette même époque, dixième siècle, Dieu suscita saint Romuald, fondateur des moines camaldules. Sa vie a été écrite par saint Pierre Damien, docteur de l'Église, sur la relation de ses disciples les plus recommandables. J'en détache la page suivante relative aux luttes du saint avec les démons.

« Un soir, tandis qu'il psalmodiait complies, les esprits de malice entrent avec un fracas soudain dans sa cellule, le jettent par terre et le rouent de coups. Romuald soupire vers le ciel : *O cher Jésus, ô bien-aimé Jésus, m'avez-vous abandonné ?* A cette invocation, les esprits méchants sont mis en fuite ; une suavité pénétrante d'amour divin remplit le cœur du saint, qui se trouve réconforté et guéri. Il se lève de terre, et reprend le verset de

complies qu'il avait interrompu. Toutefois le sang coulait de son front, car les démons y avaient fait une blessure en le heurtant avec la fenêtre de sa cellule, et toute sa vie, il en garda la cicatrice. » — Bien des fois par la suite, saint Romuald revit les démons sous des formes visibles. Ils se tenaient à sa fenêtre, avec l'apparence de corbeaux affreux ou de vautours, qui semblent guetter un cadavre ; ils se présentaient à lui comme des géants monstrueux à la peau noire. Le serviteur de Dieu les provoquait, leur reprochait leur faiblesse et leur lâcheté ; ils s'enfuyaient alors, comme s'il leur eût décoché des flèches. (*Act. SS. Feb.*, t. II, p. 110-111.)

Saint Pierre Damien a également écrit la vie de saint Odilon, abbé de Cluny, son contemporain. Il raconte que le saint abbé entrant en agonie, le diable osa lui apparaître ; mais le moribond chassa avec force l'esprit infernal, en le menaçant du jugement de Jésus-Christ. (*Act. SS. Jan.*, t. I, p. 76.)

A saint Odilon succéda comme abbé de Cluny saint Hugues, dont l'influence sur son époque fut considérable. Il eut comme narrateurs de sa vie les prélats les plus fameux, Hildebert, évêque du Mans et Raynald, archevêque de Lyon. Ce dernier raconte que saint Hugues fut appelé auprès du pape Étienne IX, alors qu'il se mourait à Florence. Or, un jour que le saint abbé était absent, le diable se

montra aux regards du Pontife et le glaça d'effroi : au retour de saint Hugues, l'horrible vision disparut. Aussi Etienne IX exigea que l'abbé de Cluny ne le quittât plus un seul moment, et il mourut entre ses bras en odeur de sainteté et en réputation de miracles. (*Act. SS. Ap.*, t. III, p. 657.)

Une autre fois saint Hugues fut convoqué à un concile réuni à Autun. Il s'agissait de soustraire Huguenon, évêque de ce siège, à la tyrannique rapacité de Robert, duc de Bourgogne. Les évêques étant réunis, saint Hugues fut délégué auprès du duc, qu'il ramena à des sentiments pacifiques. On lui demanda alors de haranguer la foule qui était là. En commençant son discours, le saint abbé fait cette objurgation : *S'il y a ici des ennemis de la paix, au nom du Dieu tout-puissant, je leur commande de se retirer !* Il avait à peine achevé ces mots, qu'un géant d'aspect terrible quitte l'assemblée, suivi d'une troupe de satellites. Nul des assistants ne connaissait aucun de ces gens-là. On demeura convaincu qu'ils n'étaient autres que des démons, lesquels, frappés par l'objurgation du saint, avaient quitté l'assemblée où ils semaient la discorde. (*Loco citato*, p. 667.)

La longue vie de saint Hugues nous amène jusqu'aux temps de saint Bernard. — On ne voit pas que ce grand saint ait eu des visions corporelles du diable. Son historien Guillaume raconte qu'étant

à l'extrémité dans une maladie qu'il fit, et chacun attendant son dernier soupir, il fut transporté en esprit au tribunal de Dieu, où le diable comparut en posture d'accusateur ; mais le saint le réduisit au silence par ses réponses. (*Sti Bern. Vita, lib. I, auctore Gugliel., c. xiii.*) Évidemment tout ceci se passa invisiblement et spirituellement.

Maintes fois, dans ses sermons, le saint abbé de Clairvaux prémunit ses enfants contre les surprises du diable. Au sermon VII sur le psaume *qui habitat*, il fait allusion aux apparitions physiques de Satan. « Si Dieu, dit-il, permettait à un de ces princes des ténèbres de faire irruption parmi vous avec toute sa rage, et dans l'énormité de son corps ténébreux, qui donc pourrait supporter cette vue et des yeux et du cœur (1) ? Il y a quelques jours, vous vous en souvenez, l'un d'entre vous fut réveillé dans son sommeil par une vision fantastique si forte, qu'il put à peine de toute la journée reprendre ses sens et retrouver sa tranquillité d'esprit. Et vous avez tous été saisis de crainte, quand ce pauvre frère épouvanté poussa une épouvantable clameur. » En ce passage, saint Bernard donne clairement à en-

(1) Il résulte de ce passage que Dieu ne permet pas au démon d'apparaître indifféremment à toute sorte de personnes, et que rares sont les âmes capables de supporter une vision aussi monstrueuse. Bien des saints ont attesté qu'il y avait de quoi mourir de peur. Une simple hallucination, venant d'un cerveau faible, ne saurait produire des effets aussi terrifiants, aussi foudroyants.

tendre que seule l'imagination du frère fut frappée ; mais il constate que le diable peut apparaître et apparaît quelquefois corporellement.

Le précieux recueil intitulé : *Exordium magnum Cisterciense*, qui relate tant de beaux traits de saint Bernard et de ses contemporains, raconte (c. xxx, 4) qu'un frère convers chargé de garder les troupeaux, vit paraître une troupe de démons qui menaçaient de dévorer ses brebis et faisaient un bruit effroyable. Il se mit en prière, et cette bande infernale disparut.

Relaterai-je, en terminant cette partie de mon étude, un trait de la vie de saint Étienne, évêque de Die, chartreux, qui vécut de l'an 1150 à l'an 1208 ? Les Bollandistes déclarent que rien n'autorise à contester l'authenticité du document contemporain duquel il est tiré. Il s'agit d'une vie du saint en vers, que commente un prosateur du temps. Voici le fait. Le saint ne pouvait amener son peuple à l'exacte observation du repos dominical. Un jour, dans une grande assemblée, il pria Dieu de faire voir à ses diocésains les esprits de malice qui les excitaient à travailler le dimanche. Aussitôt apparurent publiquement de tous côtés des formes hideuses de démons. Le peuple s'exclama d'effroyable, se signa tout affolé, et finalement se rendit aux exhortations du saint. (*Act. SS. Sept.*, t. III, p. 186, 191.)

Ceci rappelle un trait analogue de saint Robert, fondateur et abbé de la Chaise-Dieu au onzième siècle. Passant dans la campagne un dimanche, il vit une femme qui ramassait des légumes, et près d'elle un démon qui la stimulait à ce travail. Il s'exclama : *Oh! quel horrible compagnon hante cette malheureuse!* — Et depuis lors, observe son historien, Marbode, évêque de Rennes, le saint tonna avec plus de force encore, dans ses prédications, contre le travail du dimanche. (*Act. SS. Ap.*, t. III, p. 329.)

J'arrête ici mon excursion dans la première période du moyen âge, la période proprement monastique. J'explorerai, dans un prochain article, l'époque dominicaine et franciscaine, puis les temps modernes jusqu'à nos jours, et j'y trouverai sans peine une moisson de faits non moins intéressants et non moins probants.

VI. — LES SAINTS DOMINICAINS ET FRANCISCAINS.

En pénétrant dans la dernière période du moyen âge et dans les temps modernes, je choisis de préférence, comme il est naturel de le faire, les grands saints qui ont illustré ces époques. Ils surgissent en pleine lumière; les documents sur

leur vie sont nombreux et d'une authenticité absolue. On dira peut-être que l'admiration de leurs disciples a exagéré les faits : c'est là l'objection que Renan et son école opposent aux saints Évangiles. Je réponds que l'admiration n'est pas banale, quand elle produit des conversions, quand elle crée des vocations, quand elle suscite des dévouements à toute épreuve. Elle est évidemment provoquée par un éclat de vertus tout héroïques, par une splendeur de dons vraiment surnaturels. — De plus il se dégage de ces documents contemporains, par exemple des chroniques franciscaines, un parfum exquis de sincérité et de véracité, quelque chose en un mot qui ressemble à la divine candeur des Évangiles.

La vie du fondateur illustre des Frères-Prêcheurs, saint Dominique, ne nous offre pas beaucoup de notables apparitions du diable. Néanmoins il eut des luttes à soutenir contre l'esprit des ténèbres. On montre à Sainte-Sabine, sur l'Aventin, un énorme caillou incrusté dans le pavé de l'église, qui, d'après la tradition, fut lancé par le diable au saint pendant qu'il était en oraison. Satan d'ailleurs, est coutumier du fait : nous lisons, dans la vie de saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, qu'il tenta également de le lapider durant sa prière.

Entre autres phénomènes diaboliques racontés

dans la vie de saint Dominique, voici un fait très remarquable qui arriva pendant ses prédications; il est relaté par le vénérable Humbert de Romans, cinquième général de l'ordre des Frères-Prêcheurs, et reproduit par l'historien officiel du saint, Thierry d'Appolda.

« Étant à Fanjou (1), le bienheureux Dominique, après avoir prêché la foi catholique et réfuté l'hérésie, s'était retiré à l'église pour y prier. Neuf femmes du pays, de condition noble, vinrent l'y trouver. Elles se jetèrent à ses pieds en lui disant : Aidez-nous, serviteur de Dieu ! Si ce que vous avez dit est vrai, l'esprit d'erreur nous a aveuglées. Vous nous avez ébranlées. Priez Dieu qu'il nous fasse connaître la vraie foi, dans laquelle nous voulons vivre et mourir pour être sauvées. — Tout en continuant à prier en lui-même, après un moment de silence, le saint leur répondit : J'ai confiance que Dieu, qui ne veut la perte de personne, va vous montrer à quel maître vous vous étiez attachées. — A ces mots, elles virent bondir du milieu d'elles, un chat horrible de la taille d'un gros chien, les yeux rouges comme de la braise, la langue tendue quasi d'un demi-pied et toute sanguinolente, la queue courte et redressée, exhalant une odeur intoléra-

(1) Fanjou, *Fanum Jovis*, près de Toulouse.

ble. Après avoir couru çà et là pendant quelque temps, sur un commandement du saint, il bondit après la corde de la cloche qui pendait au milieu de l'église et disparut par le trou donnant dans le clocher. — Voilà, dit Dominique, qui représente sensiblement à vos yeux le maître auquel vous aviez donné votre foi. — Et les neuf personnes, rendant grâces à Dieu, se convertirent, et plusieurs prirent l'habit religieux à Notre-Dame de Prouille. »

Ce fait est très digne d'attention. Il se produit devant neuf personnes, il amène leur conversion à toutes, il décide l'entrée de plusieurs en religion; enfin l'une d'elles, Bérengère, encore vivante au moment du procès de canonisation de saint Dominique, en dépose sous la foi du serment, et sa déposition nous a été conservée. Il est difficile de trouver un fait mieux attesté et plus convaincant. (*Act. SS. Aug.*, t. I, p. 567-643.)

Le frère d'armes de saint Dominique, saint François d'Assise, eut à soutenir contre les démons des combats plus terribles encore. Voici quelques extraits de sa vie, écrite sur des documents contemporains, par le P. Candide Chalippe, récollet :

« En l'année 1211, la ville d'Arezzo se trouvait extrêmement agitée de dissensions intestines. François, étant logé dans un faubourg, vit sur la ville une foule de démons qui excitaient les ci-

toyens à s'entr'égorger. Pour mettre en fuite ces malins esprits, il envoie Silvestre comme son héraut, et lui donne cet ordre : *Allez-vous-en devant la porte de la ville, et de la part du Dieu tout-puissant, commandez aux démons, en vertu d'obéissance, de se retirer immédiatement.* Et ils disparurent. » (T. I^{er}, liv. II, p. 137.)

Cette vision à la rigueur pourrait être réputée imaginative; le trait suivant est absolument positif et réel.

« Un soir, François se retira dans une église abandonnée. Les démons employèrent toutes sortes d'artifices pour troubler son oraison. Puis ils l'attaquèrent en sa propre personne, comme saint Athanase le raconte de saint Antoine. Plus ils le secouaient, plus il s'appliquait à prier. Alors ils se jetèrent sur lui avec plus de fureur, ils le poussèrent rudement de tous côtés, le traînèrent sur le pavé et le chargèrent de coups. Le matin, le saint ne put dissimuler à ses compagnons ce qui lui était arrivé : l'extrême faiblesse où il était l'obligea de consentir à ce qu'ils allassent au village voisin lui chercher une monture pour l'amour de Dieu. » (T. I^{er}, liv. II, p. 191-192.)

Saint Bonaventure, observe l'auteur, déclare que saint François fut *souvent* tourmenté de la sorte par les démons.

Les principaux disciples de saint Dominique et

de saint François n'échappèrent point aux infestations diaboliques.

La vie du bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième général de l'ordre des Frères-Prêcheurs, signale deux apparitions du diable, évidemment extérieures, sous des apparences fallacieuses (1). L'esprit mauvais ose se présenter à la porte de la cellule de saint Thomas d'Aquin, sous les traits d'un Ethiopien hideux, (*Act. SS. Mart.*, t. I, p. 174.) Saint Vincent Ferrier. raconte à l'un de ses confidants qu'un jour un démon, se déguisant en vieillard vénérable, lui avait tenu des propos insidieux pour l'engager à diminuer ses austérités : démasqué par le serviteur de Dieu, il s'était évanoui en poussant un grand cri, et en laissant après lui une puanteur intolérable. (*Act. SS. Ap.*, t. I, p. 486.)

Du côté de saint François, je pourrais citer bien des saints, bien des pieuses vierges, que le diable essaya de réduire par la violence. Je me borne au grand saint populaire, saint Antoine de Padoue. Les grottes de Brives, but d'un célèbre pèlerinage, rappellent un assaut furieux dont l'illustre thaumaturge fut l'objet de la part du diable. Il pria dans l'une de ces grottes, quand l'esprit de malice se présenta à ses regards, puis bientôt après se jeta

(1) Une première fois, il est vu par un religieux; une seconde fois, il apporte au bienheureux du pain et du vin. (*Act. SS. Feb.*, t. II, p. 730.)

sur lui avec rage. Il le serrait à la gorge, quand le saint invoqua Marie par ces mots qui étaient familiers : *O gloriosa domina!* La sainte Vierge apparut, portant l'enfant Jésus, à son fidèle serviteur; et le diable s'évanouit. C'est en souvenir de cet événement que la sainte Vierge est honorée, dans les grottes de Brives, sous le nom caractéristique de *Notre-Dame de Bon-Secours*.

La vie de saint Antoine mentionne encore d'autres apparitions de l'esprit mauvais. Un jour, ceci se passe au diocèse de Limoges, les démons essaient de détourner les frères de l'oraison, en se montrant à eux comme une bande de pillards qui ravagent le champ du voisin : saint Antoine les rassure et dissipe l'illusion. — Une autre fois, le saint prêchait. Soudain un courrier arrive avec fracas, et porte ostensiblement à une dame qui était au sermon la nouvelle de la mort de son fils. Saint Antoine, qui n'a rien pu entendre, s'arrête, et s'adressant à la dame : « Ne craignez rien, lui dit-il, la nouvelle est fausse, votre fils est vivant, celui qui est venu est un démon qui se propose de troubler ma prédication. » Tandis qu'il parlait ainsi, le prétendu courrier disparut on ne sait comment. (*Act. SS. Jan.*, t. III, p. 218.)

Je prends les saints dominicains et franciscains, parce que sur la fin du moyen âge ils remplissent l'Église de Dieu de l'éclat de leurs vertus. Les saints

appartenant à d'autres ordres, aux treizième et quatorzième siècles, ne furent pas épargnés par l'ennemi de tout bien. Dans l'ordre de Saint-Benoît, saint Silvestre, fondateur des moines silvestrins, fut précipité par le diable du haut d'un escalier, et il se fût tué sans le secours de la très sainte Vierge ; le bienheureux Bernard Toloméi, fondateur des moines olivétains, fut plusieurs fois assailli et battu par les esprits infernaux. Dans l'ordre de Saint-Augustin, saint Nicolas de Tolentino eut à subir des violences semblables à celles dont saint Antoine fut l'objet ; et les leçons de son office, quoique très succinctes, font mention de ces luttes, après lesquelles le saint restait brisé, et devait être relevé et soigné par ses frères.

VII. — SAINTE FRANÇOISE ROMAINE, SAINTE COLETTE.

Sur la fin du quatorzième siècle, naquit à Rome sainte Françoise, dite sainte Françoise Romaine, surnom caractéristique, car on retrouve en elle la constance et la force d'âme du patriciat romain. Elle est célèbre dans l'Église par l'assistance visible d'un ange, et par ses luttes quasi quotidiennes avec l'esprit des ténèbres qui font de sa vie très

innocente un long martyre. La substitution de l'innocent au coupable, depuis la Rédemption de Notre-Seigneur, est la grande loi du monde moral. Venue au monde dans un temps calamiteux, où le désordre était partout, sainte Françoise fut une victime. Dieu permit au démon de se déchaîner contre elle, et de lui faire payer quelque chose de la rançon des pécheurs.

Le récit de tous les phénomènes surnaturels, qui se sont succédé sans interruption en cette sainte, nous a été transmis par son confesseur Don Jean Mattiotti, curé de Sainte-Marie du Transtévère. C'était un caractère timide et très réservé : il fallut toute l'évidence des faits pour le convaincre des voies extraordinaires par lesquelles Dieu faisait marcher sa pénitente.

Les apparitions diaboliques, dont est remplie la vie de sainte Françoise, offrent cette progression, cette stratégie, que faisait remarquer saint Antoine à ses disciples.

Tout d'abord le diable se présente sous des dehors inoffensifs et en quelque sorte indifférents. C'est un faux ermite qui frappe à la porte du palais Ponziani où habitait la sainte, et engage un colloque avec Paolucci, son beau-frère ; c'est un vieillard qui l'accoste dans les rues de Rome, où l'accompagne sa belle-sœur Vannosia. Une nuit, l'esprit des ténèbres ose lui apparaître sous l'aspect

d'un jeune homme ; Françoise éveille son mari, et le fantôme disparaît.

Ensuite viennent les menaces, et des scènes horribles. Une nuit, le diable transporte la sainte sur une *loggia*, et fait mine de la précipiter sur la voie publique. Une autre nuit, il ne craint pas d'apporter dans sa chambre un cadavre infect, et il la roule dessus, de sorte que les vêtements de la sainte gardèrent une puanteur que rien ne put faire complètement disparaître.

Plus tard je lis le récit de plusieurs tentations insidieuses. Le grand séducteur revêt l'image du Sauveur des hommes ; il vient à Françoise sous les traits de son confesseur, le curé Mattiotti ; il se déguise en ange de lumière ; il tente d'orgueil l'humble matrone, elle voit quatre démons s'agenouiller devant elle en protestant qu'elle est une grande sainte.

Enfin ce sont des coups et des violences. Celles-ci commencent au palais Ponziani, où la sainte demeurait avec son mari, son fils, sa belle-fille et quelques compagnes fidèles ; elles continuent au monastère de la Tour des Miroirs, qu'elle avait fondé, et où elle se retira après la mort de son mari. Toutes les personnes qui cohabitent avec elle entendent le bruit des terribles flagellations que le démon lui inflige. Mabilia, sa belle-fille, la trouve jetée dans la ruelle de son lit, et impuissante

à se mouvoir. Rita, sa confidente, la relève toute livide, les cheveux en désordre, les vêtements souillés, la bouche pleine de cendre; car les démons l'avaient roulée dans la cendre, et lui en avaient rempli la bouche comme pour l'étouffer. « Les procès de canonisation, dit un récent historien de la sainte, sont pleins des dépositions des oblates de la Tour des Miroirs relatives à ces faits. Elles rapportent qu'elles trouvèrent souvent leur sainte mère jetée à terre, la figure sur le pavé, la coiffure arrachée et introuvable; que ses vêtements étaient tout déchirés, et son corps couvert de meurtrissures livides; qu'elles la virent même frappée sous leurs yeux et toute frissonnante sous les coups. Les vieilles fresques de Tor de Specchi représentent quelques-unes de ces luttes mystérieuses (1). »

Comment éluder la force de semblables témoignages? Les filles spirituelles de sainte Françoise ne voient pas le diable; mais elles voient leur mère dont le corps tressaute sous les coups redoublés de nerf de bœuf que lui portent des mains invisibles. Aux signes avant-coureurs de ces assauts terribles, la sainte essaie de renvoyer ses chères oblates : « Ne restez pas ici, » leur commande-

(1) *Vie de sainte Françoise Romaine*, par Dom Rabory. Liv. III, ch. iv, p. 559.

t-elle. Interrogée, elle tâche de détourner la question. Poussée à bout, elle avoue qu'elle a le diable devant les yeux sous une forme terrifiante, et que cette vue lui est un supplice plus affreux que tous les coups dont il la martyrise. « Je me jetterais, dit-elle, dans une fournaise, pour ne pas le voir. »

Contemporaine de sainte Françoise, quoique plus jeune qu'elle, sainte Colette eut pour mission de réformer l'ordre de saint François d'Assise. C'est une sainte Thérèse française. Sa vie fut écrite par son confesseur, auquel elle ne cachait rien des phénomènes surnaturels dont elle était l'objet. Cette *vie* renferme un chapitre intitulé : *De la cruelle persécution des démons*. Il faudrait le lire en entier.

Les démons lui apparaissent sous toute espèce de formes. Parfois ils font mine de se jeter sur elle comme des lions et des serpents. D'autres fois ils la molestent, en remplissant sa cellule de fourmis, de mouches importunes, et même de limaçons et d'escargots. Enfin ils la battent, avec des bâtons longs et noueux, qui semblent lui broyer les os. Ces bâtons leur servent aussi d'instruments pour faire du vacarme durant son oraison. Ils sont si peu imaginaires, qu'on en a trouvés épars dans sa cellule ou son oratoire.

J'arrive à un phénomène plus extraordinaire encore.

« Une chose remarquable, dit le biographe de la sainte, c'est que, pour des raisons connues de Dieu et d'elle seule, elle eut la faculté de faire voir à plusieurs de ses confesseurs ces formes hideuses de démons. Ceux-ci, en les voyant, n'en conçurent ni crainte ni angoisse, tranquilisés qu'ils étaient par la présence de la sainte mère. Et toutefois la vision était si horrible, qu'ils l'estimaient capable de leur faire perdre l'esprit, si elle s'était présentée à leurs regards en l'absence de la sainte. Une première fois, l'un des confesseurs vit un lionceau tout noir, qui était d'abord immobile, puis qui se mit à aller et venir. Une autre fois, ce fut un grand serpent, hideux au delà de toute expression, qui se tenait entre la sainte mère et lui. » (*Act. SS. Mart.*, t. I, p. 571.)

Inutile d'insister sur la réalité de ces apparitions. Elles nous confirment dans ce sentiment que, si elles frappent les regards des grands serviteurs ou insignes servantes de Dieu, c'est que seuls ils ont assez de force d'âme pour les supporter. Aux petits, aux faibles, Dieu, comme un bon père, épargne ces visions qui les rendraient fous, ou les feraient mourir de saisissement.

VIII. — SAINTE THÉRÈSE, SAINT JEAN DE LA CROIX.

Il est une sainte, devant laquelle tous les fronts s'inclinent — ces années dernières je lisais sur elle une page lyrique de la *Revue des Deux-Mondes* (1) — c'est sainte Thérèse. L'Église a déclaré sa doctrine vraiment céleste, *cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur*. Elle est universellement reconnue comme la maîtresse des voies mystiques. Nul mieux qu'elle n'a distingué spéculativement et pratiquement, les différents genres de visions, intellectuelles, imaginatives, et objectives ou physiques.

Il est clair que le témoignage de sainte Thérèse est d'un très grand poids. A-t-elle vu le diable? Écoutons sa réponse. « Je l'ai vu, dit-elle, rarement sous quelque figure, mais il m'est apparu très souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles, où, ainsi que je l'ai dit, l'âme voit clairement quelqu'un présent, bien qu'elle ne l'aperçoive sous aucune forme (2). »

Je l'ai vu rarement sous quelque figure, mais je l'ai vu. Cette affirmation de la vierge d'Avila est

(1) Cette page est signée de M. René Bazin.

(2) M. l'abbé Ribet remarque très judicieusement que le diable ne peut apparaître intellectuellement par lui-même; c'est Dieu qui le manifeste de cette manière. Les apparitions intellectuelles sont du ressort divin.

d'autant plus caractéristique, qu'elle est plus sobre, et qu'elle démêle mieux l'intellectuel de l'imaginaire et du réel. (*Sa vie*, ch. xxxi.)

Sainte Thérèse, apercevant le diable sous une figure, l'a-t-elle vu en imagination seulement, ou bien par une réalité externe et physique? Les extraits suivants vont répondre, en ne laissant subsister aucun doute sur l'extériorité de l'apparition.

Au chapitre xxviii de sa vie écrite par elle-même, la sainte déclare que trois ou quatre fois le diable essaya de contrefaire à ses yeux Notre-Seigneur, « mais, ajoute-t-elle, s'il peut prendre *la forme d'un corps qui serait de chair*, il ne saurait contrefaire cette gloire qui resplendit dans le corps de Notre-Seigneur quand il se montre à nous. »

Au chapitre xxxi de la même autobiographie, elle détaille plusieurs apparitions du diable sous une forme effrayante. « Je me trouvais un jour dans mon oratoire, lorsqu'il m'apparut, à mon côté gauche, sous une forme hideuse. Pendant qu'il me parlait, je remarquai particulièrement sa bouche, elle était horrible. De son corps sortait une grande flamme claire (1) et sans mélange d'ombre. Il me dit d'une voix effrayante que je lui avais échappé, mais qu'il saurait bien me ressaisir. Ma crainte fut grande, je fis comme je pus le signe

(1) Saint Benoît le voit comme tout incandescent.

de la croix : il disparut, mais il revint aussitôt. Mis en fuite par un second signe de croix, il ne tarda pas à reparaître. Je ne savais que faire ; enfin je jetai de l'eau bénite du côté où il était ; et il ne revint plus. »

Une autre fois, la sainte raconte que, sans se faire voir, il la tourmenta par des douleurs si étrangement terribles, par un trouble si affreux d'esprit et de corps, qu'elle se voyait à bout de résistance. Elle s'abandonna, par un acte héroïque, au bon plaisir de Dieu, pour souffrir ainsi, s'il y allait de sa gloire, jusqu'à la fin du monde. Alors Dieu lui révéla son persécuteur. « J'aperçus près de moi, dit-elle, un négriillon (1), d'une figure horrible, qui grinçait des dents, désespéré d'essuyer une perte là où il croyait trouver un gain. » — Une autre fois encore les mêmes attaques se renouvelèrent. La sainte chassa le diable avec de l'eau bénite ; en ce moment, deux religieuses, qui entraient dans sa cellule, sentirent une odeur très mauvaise comme de soufre.

Encore deux citations. « Je crus une nuit que ces maudits esprits allaient m'étouffer : on leur jeta beaucoup d'eau bénite, et j'en vis soudain fuir une multitude, comme s'ils se précipitaient du haut d'un rocher. Une autre fois, je disais quel-

(1) Il apparaît à saint Antoine et à saint Benoît sous cette forme qui trahit son impuissance avec sa méchanceté.

ques oraisons fort dévotes, quand le démon se mit sur le bréviaire pour m'empêcher d'achever. » Le signe de croix le fit disparaître, à deux reprises il revint ; l'eau bénite le chassa définitivement (1).

Aux côtés de sainte Thérèse apparaît l'héroïque saint Jean de la Croix, son collaborateur. D'après sa vie écrite avec tant de piété sur les documents contemporains par le Père Jérôme de Saint-Joseph, il fut la terreur des démons, et mérita pour cela d'être appelé un *nouveau Basile*.

Le démon lui dressa des embûches dès son bas âge. « Le vénérable François de Yépez, son frère, rapporte que, dans leur première enfance, un jour qu'ils se trouvaient tous deux accompagnés de leur mère aux abords de la ville de Médina, un monstre horrible sortit soudain d'une mare voisine, et se dirigea vers le petit Jean la gueule ouverte, comme pour l'avaler. Mais lui, sans s'émouvoir, se défendit avec le signe de la croix, et le monstre disparut aussitôt. »

Plus tard on ne voit pas que le démon ait apparu au saint sous des formes effrayantes. Mais on lit les deux traits suivants qui sont extrêmement curieux et très significatifs.

Une religieuse d'Avila fut tentée par d'horribles

(1) Sainte Thérèse exalte la puissance de l'eau bénite. Le signe de croix chasse le diable, mais il revient. L'eau bénite le fait disparaître pour tout de bon, et pour ainsi dire nettoie la place.

pensées de blasphème et d'impureté. Le saint entreprit de la soulager en cette redoutable épreuve. Que fit le démon? Il eut l'audace de se présenter à la pauvre religieuse sous la figure de Jean de la Croix, afin de la jeter dans le désespoir par des remontrances sévères. Le saint, quoique absent, fut averti miraculeusement du piège, et il le déjoua. Le démon ne se tint pas pour battu; il contrefit l'écriture et la signature de l'homme de Dieu, et fit parvenir à la religieuse un billet plein d'insinuations perfides. Saint Jean de la Croix, pressé par un avertissement intérieur, accourut près de sa brebis en danger, et se fit remettre le billet qui était bien digne de celui que Tertullien appelle le *grand faussaire* (1). Il détrompa la religieuse, et grâce à des exorcismes, la délivra à tout jamais des infestations démoniaques.

Le second trait est analogue à celui-ci. Il s'agit d'une malheureuse possédée qui s'était vouée au démon. Saint Jean de la Croix chassa l'esprit impur, puis il rappela à la pauvre créature les miséricordes du Seigneur pour lui donner confiance en son pardon. Le démon, furieux de perdre sa victime, osa se présenter à elle sous les traits de Jean de la Croix, et lui représentant l'horreur de son crime, essaya de la porter au désespoir. Mais

(1) Interpolator naturæ. Tert. *De cultu foemin*, in fine.

ce fut en vain. Prévenu par une inspiration divine, le saint se rendit en toute hâte au couvent où était sa pénitente et la demanda au parloir. La tourière lui répondit qu'il ne pouvait la voir, parce qu'elle était avec le frère Jean de la Croix. « Mais, répliqua le saint, c'est moi qui suis Jean de la Croix. » Et se faisant ouvrir, il se présenta, au grand étonnement de sa pénitente, et à la grande terreur du démon qui disparut soudainement. Le saint rassura la pauvre créature, et, grâce à de nouveaux exorcismes, il éloigna d'elle le démon à tout jamais.

Ce phénomène singulier du démon prenant la silhouette et la démarche d'un saint vivant se retrouve dans plusieurs pages des Bollandistes, et notamment dans la vie de cette émule séraphique de sainte Thérèse, sainte Marie-Madeleine de Pazzi. Afin de ruiner l'édification qu'elle donnait à ses sœurs par son abstinence et ses austérités, le diable voulut faire croire qu'elle mangeait en secret. A deux reprises, il prit le déguisement de la sainte, et feignit de se laisser surprendre dérochant à la cuisine de la viande ou d'autres aliments. Mais cette ruse grossière fut vite éventée, car la sainte avait été vue ailleurs ; et elle n'eut pas de peine à démontrer qu'elle n'était pour rien dans l'étrange bilocation que le diable lui prêtait. D'autres apparitions de l'esprit malin sont racontées dans

sa vie; nous n'avons pas le temps de nous y arrêter.

IX. — SAINT JEAN DE DIEU, SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Parmi les saints modernes du seizième siècle, je rencontre ces deux noms justement populaires. Saint Jean de Dieu, qui vécut en Espagne et mourut en l'an 1550, préleva, par l'institution de son ordre de frères servants des hôpitaux, à la création des innombrables œuvres de charité dont l'Église est aujourd'hui couverte. Saint Philippe de Néri, l'apôtre de Rome, qui honore chèrement sa mémoire, mort en l'an 1595, s'est montré, par la souplesse quasi infinie de son apostolat, le précurseur de toutes les œuvres de préservation sociale, patronages de jeunes gens, cercles, catéchismes, conférences populaires. La vie de tous les deux s'est passée au grand jour; et les faits que nous racontons ont été certifiés par des témoignages irrécusables.

Tous deux ont eu à soutenir des luttes terribles contre le diable. Commençons par saint Jean de Dieu.

« Jean de Dieu passait la nuit en prière, quand un de ses serviteurs, qui couchait dans la chambre voisine de la sienne, l'entendit qui poussait de

profonds gémissements, comme s'il luttait contre quelqu'un. Il accourut à ce bruit insolite, et il trouva le saint à genoux, tout inondé de sueur, qui s'exclamait : *Jésus, délivrez-moi de la puissance du diable, Jésus, restez avec moi !* En ce moment, le serviteur, regardant à la fenêtre, y vit comme une bête fauve d'aspect horrible qui semblait avoir été expulsée de la chambre du saint. Épouvanté, il éveilla les autres serviteurs : « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, le démon qui semble jeté par la fenêtre, et qui vomit des flammes ? » Ils ne virent rien, mais ils relevèrent Jean de Dieu tout brisé et tout couvert de meurtrissures ; et ils le mirent sur son lit où il dut rester pendant plusieurs jours. »

Le diable apparut encore au saint sous diverses formes : d'une femme, qui se glisse dans sa cellule ; d'un porc, qui se jette sur lui, le fait tomber, et le traîne dans une eau fangeuse ; d'une chouette, qui cherche à le troubler dans son oraison, en faisant mine de sucer l'huile de la lampe du sanctuaire. Voici une apparition dont la réalité physique n'est pas niable.

« Ce n'est pas seulement chez lui, mais dehors, que le démon harcelait Jean de Dieu, raconte son biographe. Une nuit, il heurta un pauvre qui gisait dans la rue ; c'était une sorte de monstre, les bras et les jambes démesurément longs, la tête pelée et d'un rouge ardent. Sans s'arrêter à ces

singularités, n'écoulant que son bon cœur, le saint demande au pauvre s'il veut aller à l'hôpital. « Je ne puis marcher, dit le pauvre, il faudrait m'y transporter. » Jean le charge sur ses épaules; mais, après quelques pas, il s'arrête épuisé; la sueur ruisselle de tous ses membres. *Jésus*, s'exclame-t-il, *venez à mon secours!* A ce mot, le prétendu pauvre bondit et disparaît avec un bruit strident. — Le diable, observe le narrateur, voulait sans doute, en usant de ce prestige, détourner Jean de Dieu de porter les pauvres sur ses épaules; mais ce fut en vain; car les vrais pauvres ne fatiguèrent jamais ce tout charitable saint. » (*Act. SS., Mart., t. I, p. 827-842.*)

Je passe à saint Philippe de Néri. Nombreuses sont les agressions du diable contre lui; je détache quelques fragments des récits des Bollandistes.

« Tandis que le saint vivait à l'hôpital de la Charité, il commanda à l'un de ses disciples d'exorciser une femme possédée. Le démon furieux lui apparut la nuit suivante sous un aspect terrible, et remplit sa chambre d'une telle puanteur, qu'elle fut très longtemps à se dissiper.

« Un jour, il prêchait dans la chapelle de l'hôpital. Tout d'un coup il s'interrompit : « Mes frères, dit-il, un démon veut faire irruption parmi nous; à genoux, et en prière! » S'agenouillant lui-même, et traçant le signe de la croix contre l'inferral en-

nemi, il s'écria : *Tu n'entreras pas!* A ces mots, le diable disparut et le saint reprit sa prédication.

« Un jour, le Père Philippe descendait de l'église. L'exécrable ennemi se présenta à lui sous l'aspect d'un enfant de six à sept ans, qui pressait un linge contre sa bouche, et semblait se moquer de lui. Le saint l'incrêpa d'un visage sévère, et il s'évanouit comme une fumée. Galloni était avec lui. Philippe lui demanda s'il avait vu l'enfant; sur sa réponse affirmative, « sachez, lui dit-il, que ce n'était pas un enfant, mais un démon qui méditait quelque mauvais coup. »

« Comme il passait près des thermes de Dioclétien, il vit, au-dessus de ces voûtes antiques, un démon sous une apparence juvénile. Il le fixa, et le démon changea d'aspect, et d'un beau jeune homme devint un hideux vieillard. Le saint, au nom du Seigneur, le força à disparaître. Il s'évanouit, laissant après lui une odeur insupportable, et qui était comme de soufre (1). En ces cas-là, tantôt le saint était seul à sentir cette odeur; et tantôt ses compagnons la sentaient avec lui.

« Bref le diable poursuivait Philippe d'une haine implacable, et il redoublait ses importunités et ses assauts à chacune de ses pieuses entreprises. Il se présentait à lui, pendant ses longues prières noc-

(1) Sainte Thérèse sentait la même odeur de soufre.

turnes, sous des formes terrifiantes ; mais le saint le chassait par l'invocation de la mère de Dieu.

« Furieux, il souillait les vêtements du saint ; il essaya de l'écraser sous une lourde table, bien souvent il souffla sa lumière, il faisait un tel vacarme dans sa chambre que Galloni qui couchait au-dessous de lui se réveillait en sursaut et s'en allait le trouver comme pour lui porter secours. » (*Act. SS., Mart., t. IV, p. 586.*)

Un jour, près du Colisée, trois démons assaillirent le saint, et l'eurent mis à mal, s'il n'eût invoqué la sainte Vierge.

Quand on songe que ces faits se sont produits en pleine ville de Rome vis-à-vis d'un saint qui était en rapport intime avec le pape et les cardinaux aussi bien qu'avec le menu peuple, qu'ils ont été contrôlés minutieusement au moment de sa canonisation après avoir été surabondamment attestés, on se demande quelle garantie plus grande on pourrait avoir de leur authenticité.

X. — LES VÉNÉRABLES AGNÈS DE LANGEAC ET BENOÎTE DU LAUS.

On ne saurait trop admirer les fruits de sanctification que produisit dans toute la chrétienté le saint Concile de Trente. Ils se manifestèrent dès

le seizième siècle en Italie et en Espagne. En France, ils furent retardés par la crise du protestantisme. Mais au dix-septième siècle, il y eut dans notre patrie une magnifique germination de vertus vraiment héroïques. Le P. de Condren, qui était un bon juge, déclarait qu'à son sentiment il n'y avait pas moins de saintes âmes à Paris et en France qu'il put s'en trouver dans l'Église primitive.

Parmi ces saintes âmes, plusieurs eurent à soutenir des assauts terribles de la part du diable. Le supplément de la *Vie des Saints du P. Giry* relate notamment le Vénérable César de Bus, le P. Yvan de l'Oratoire, le P. Pierre Moreau, de l'ordre des Minimes, que l'esprit mauvais attaquait ouvertement, et même accablait de coups (1). Laissant de côté ces vaillants serviteurs de Dieu, j' raconterai quelque chose des luttes victorieuses contre le démon qui signalèrent la vie de deux vierges françaises, les vénérables Agnès de Langeac et Benoîte du Laus.

La vie de la première, qui fut célèbre par ses relations spirituelles avec M. Olier, a été écrite sur

(1) Saint Pierre Fourier eut également à subir les approches de l'esprit mauvais. « Les démons, dit un de ses historiens, se plurent à renouveler contre lui, et même contre ses disciples, une partie des tentations de saint Antoine. Sous la figure de divers animaux, ils essayèrent contre le saint homme toutes sortes d'attaques, ils lui suscitèrent toutes sortes d'alarmes; ils osèrent même le poursuivre jusqu'au saint autel. » (*Histoire du B. Pierre Fourier*, par M. l'abbé Chapia. Tom. I, p. 286.)

les lieux même où elle vécut, par M. de Lantages, un des plus éminents disciples du fondateur de Saint-Sulpice. Elle est pleine d'apparitions diaboliques ; je me contenterai de rapporter les principales.

Le diable commença à poursuivre de sa haine la servante de Dieu, quand elle se proposa d'entrer en religion. Tandis qu'elle dirigeait ses pas vers le couvent de Langeac, il se mit, sous une forme monstrueuse, en travers de son chemin sur un pont de pierre où elle devait passer ; et menaça de la précipiter dans les flots torrentueux de la rivière. Étant novice, et chargée de la cuisine, il venait la trouver sous les traits d'un géant tout noir qui jetait du feu par les yeux et la bouche, ou encore sous l'aspect d'un dragon vomissant des flammes. L'intrépide vierge, forte de l'obéissance qui lui enjoignait son humble emploi, supportait sans faiblir ces abominables visites. Bientôt le démon passa plus avant, et il battit cruellement Agnès, mais ce ne fut que pour un temps. Ici je cède la parole à M. de Lantages.

« Le maudit monstre d'enfer, à qui Dieu avait défendu de battre Agnès après sa profession, prit ce temps-là pour lui faire sentir une dernière fois sa fureur. Pendant plus de quatre ans, il avait battu cette sainte fille deux ou trois fois la semaine. Parfois il était arrivé à sœur Agnès de rester sur place, tout ensanglantée de ses coups. Ce jour-là,

sentant son pouvoir lui échapper, Satan en usa si cruellement qu'elle tomba par terre, et, en se traînant comme elle put, se cacha sous son lit. Le confesseur, ayant donné la communion à la supérieure malade, et demandant ce que faisait sœur Agnès, on le conduisit dans sa chambre. Il fut bien étonné de la trouver étendue sur le plancher et sous le lit, en la posture d'une personne morte. Les religieuses la tirèrent de là avec assez de peine; et, le bon Père voulant lui dire quelque chose, tout ce qu'elle put fut de répondre d'une voix basse et cassée : *Eh! laissez-moi pour cette heure!* On connut qu'elle avait besoin de repos; on la laissa reprendre ses esprits et se fortifier un peu, jusqu'à ce qu'il fût temps de commencer la cérémonie de sa profession. L'heure étant venue, deux religieuses la vinrent chercher, et en la soutenant par-dessous les bras, la conduisirent dans le chœur. Là elle fit ses vœux et communia. » A dater de ce jour, le diable sans cesser de la molester de diverses façons, n'osa plus la battre cruellement comme il faisait (1).

Des montagnes d'Auvergne, transportons-nous sur le versant des Alpes. Là, dans le diocèse de Gap, fleurit suavement le pittoresque sanctuaire

(1) Ce fragment de la vie d'Agnès de Langeac par M. de Lantages est cité par M. l'abbé Ribet dans son chapitre des apparitions du démon.

de Notre-Dame du Laus. Ce lieu de pèlerinage doit sa célébrité à une humble bergère de la montagne, Benoîte Rencurel, qui y mourut dans la dernière moitié du dix-septième siècle en odeur de sainteté. Elle servit d'instrument aux miséricordieux desseins de la sainte Vierge; mais aussi le diable se déchaîna contre elle avec une rage inouïe. Écoutons l'un de ses historiens, le grave P. Maurel, de la Compagnie de Jésus.

« Jamais peut-être vierge chrétienne n'eut à soutenir contre les puissances des ténèbres une lutte aussi opiniâtre et aussi violente. Tantôt le démon pour l'effrayer, lui apparaissait sous des formes horribles. D'autres fois, proférant d'affreux blasphèmes contre Dieu et la sainte Mère, éclatant en imprécations et en menaces, il renversait et brisait tout ce qui se trouvait dans la pauvre cellule de la bergère, puis disparaissait en poussant des hurlements, et laissant après lui une puanteur insupportable... Ensuite il ne garda plus de mesure; il se mit à frapper la sainte fille et à la meurtrir de coups. Souvent, la nuit comme le jour, il l'emportait dans des lieux déserts; il la poussait rudement contre les pierres, contre des troncs d'arbres, et la laissait à demi morte (1). »

(1) *Histoire de Notre-Dame du Laus*, par le P. Maurel, ch. VIII, p. 97, 98. — Voir aussi *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*, par l'abbé Pron, chap. XXXII, p. 255-256..

Ces phénomènes eurent de nombreux témoins, notamment la mère de Benoîte qui se mourait de peur en entendant le vacarme que le démon faisait dans la chambre de sa fille. Les directeurs du pèlerinage du Laus entendirent la sainte bergère pousser des cris de détresse, au milieu d'une nuit obscure, emportée qu'elle était dans les airs par l'esprit infernal. Il est à noter que, durant ces rapt nocturnes qui donnent le frisson, il ne se passa jamais rien qui pût alarmer tant soit peu la pudeur de la vierge chrétienne.

Je me reprocherais de ne pas mentionner, à côté de ces deux saintes filles dont la cause de canonisation est ouverte, la bienheureuse Marguerite-Marie, la révélatrice du Sacré-Cœur de Jésus. Notre-Seigneur la prévint que Satan avait reçu permission de l'éprouver par toute espèce d'épreuves et tentations, sauf celle de l'impureté. Bientôt en effet, le diable s'acharna contre elle invisiblement et même visiblement. « Je ne tardai guère, dit-elle dans sa vie écrite par elle-même, d'entendre les menaces de mon persécuteur. Car s'étant présenté à moi en forme d'un More épouvantable, les yeux étincelants comme des charbons, et me grinçant les dents contre, il me dit : Maudite que tu es, je t'attraperai, et si je peux une fois te tenir en ma puissance, je te ferai bien sentir ce que je sais faire, je te nuirai partout (1). »

(1) Passage cité par M. Ribet, *Mystique divine*, t. II, p. 150.

Cette étude, que je ne crois pas sans intérêt, s'est prolongée au delà de mes prévisions. Il me reste à donner des faits contemporains qui mettront, je l'espère, le dernier sceau à la démonstration de la réalité des apparitions démoniaques.

XI. — AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Au dix-huitième siècle, nous retrouvons les mêmes phénomènes diaboliques que nous avons signalés dans les siècles précédents. Pendant que le diable essaie de se faire nier par le philosophisme à la mode et par l'incrédulité régnante, il s'agite avec les mêmes fureurs contre les saints et les élus de Dieu.

J'ai raconté comment il avait essayé de troubler l'agonie de saint Martin, de saint Odilon, du pape Etienne IX. Voici l'assaut épouvantable qu'il livra à saint François de Girolamo, quelques instants avant sa précieuse mort survenue en l'an 1716.

« Le démon, dit le continuateur du P. Giry, fit un dernier effort pour arracher au moment décisif la victoire des mains de celui qui l'avait terrassé si souvent. Dieu le permit pour ajouter à la honte du malin esprit et à la gloire du bienheureux. Dans

la rigueur de la lutte, on vit toute sa personne s'agiter violemment; poussant un cri, il appelait au secours Notre-Seigneur, Notre-Dame et tous les saints; il répondit à ceux qui lui demandaient la cause de cette horrible convulsion : *Je combats, je combats! Au nom de Dieu, priez pour moi que je ne succombe pas!* Puis, comme s'il repoussait son ennemi, il disait : *Non, jamais! Retire-toi! Je n'ai rien à démêler avec toi!* Son visage enfin reprit sa sérénité, et il répéta avec douceur : *C'est bien, c'est bien!* Et aussitôt il se mit à chanter le *Magnificat* et le *Te Deum*, comme pour remercier Dieu de la victoire (1). »

Il ne paraît pas douteux que cette violente agitation du serviteur de Dieu ait été provoquée par une apparition visible de l'esprit infernal; car le saint lui parle comme à une personne présente. Mais voici des faits sur lesquels il n'y a pas d'équivoque possible; car il s'agit de coups et de mauvais traitements, dont le bruit a été surpris et entendu par des témoins nombreux.

Le continuateur du P. Giry raconte ce qui suit du R. P. Jérôme d'Estienne, mort en Provence l'an 1712 en odeur de sainteté, religieux de l'ordre des Minimes.

« Les démons ont exercé sur son corps la plus

(1) Supplément à la *Vie des Saints*, du P. Giry, 4^e volume, 22 mai.

cruelle tyrannie. Il passait quelquefois les nuits entières à combattre, par l'oraison et la patience, contre les puissances infernales. Des témoins, qui avaient ouï les coups qu'il avait reçus, lui demandèrent un jour ce qui s'était passé dans sa chambre. « Je crois, répondit-il, que tous les démons de l'enfer sont venus me visiter cette nuit... » — D'autres témoins l'ont entendu s'écrier, dans ces combats nocturnes, en s'adressant aux démons : « Si mon Dieu vous le permet, frappez, déchargez sur moi votre colère, meurtrissez tous mes membres, brisez mes os, répandez mon sang... Oui, si c'est par son ordre, ne m'épargnez pas (1). »

Mêmes sévices, d'après le recueil biographique des vies des saints du *Pèlerin* (2), contre sainte Véronique Giuliani, religieuse capucine, qui mourut l'an 1727. Mais le démon ne se contente pas de la battre; avec une rouerie infernale, il essaie de la discréditer dans l'esprit de ses compagnes en prenant sa ressemblance, comme il avait fait pour sainte Marie-Madeleine de Pazzi.

« Le démon, dit sa biographie, s'efforça de la perdre dans l'estime de ses sœurs, et de la faire passer pour une hypocrite. Il prenait sa figure et se faisait voir mangeant à la dérobée et hors des heures prescrites, tantôt au réfectoire, tantôt à la

(1) Même supplément, 30 mai.

(2) Vies des Saints du *Pèlerin*, n° 605.

cuisine ou à la dépense. C'était justement l'époque où Véronique avait obtenu de jeûner pendant trois ans. Qu'on juge de l'étonnement des religieuses, témoins de ces infractions à la règle ! Un jour, l'une d'elles, croyant apercevoir Véronique qui mangeait en cachette, courut au chœur pour avertir la supérieure. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver aussi la véritable sœur Véronique vaquant à la prière ! Ainsi fut découverte la supercherie de Satan. »

Plus violentes encore et non moins insidieuses furent les attaques de l'esprit mauvais dirigées contre la vénérable Claire-Isabelle Fornari, clarisse du couvent de Todi, morte en odeur de sainteté l'an 1744.

« Furieux des nombreuses conversions qu'elle opérait, l'ennemi de tout bien essaya premièrement de la jeter dans le découragement et le désespoir. Tentations, angoisses intérieures, violences extérieures, tout fut employé par lui pour vaincre cette humble vierge. Cette lutte dura plusieurs années. Les démons accablaient de coups la servante de Dieu et la précipitaient parfois du haut des escaliers du monastère : mais la sainte fille se relevait sans avoir éprouvé aucun mal. D'autres fois, ils lui apparaissaient sous des formes effrayantes ; ou même, se transformant en anges de lumière, ou prenant les traits de ses directeurs.

ils cherchaient à lui persuader des doctrines contraires à la foi. L'enfer semblait avoir reçu tout pouvoir de la faire souffrir, excepté celui de la tenter à l'endroit de la chasteté. Toutes ces luttes et ces combats ne servirent qu'à faire éclater davantage la puissance de la grâce divine, et le démon dut se retirer couvert de honte et de confusion. Ne pouvant ébranler sa foi et sa confiance en Dieu, les anges maudits essayèrent de la perdre dans l'esprit de ses supérieurs : l'évêque reçut plus d'une fois des lettres remplies de calomnies à son adresse, et les démons furent obligés d'avouer qu'ils en étaient les auteurs (1). »

Le dix-huitième siècle est rempli par les travaux et la sainteté du célèbre docteur de l'Église, saint Alphonse de Liguori. Nous n'avons pas trouvé dans les abrégés de sa vie qu'il ait eu des apparitions physiques du diable. En revanche, son fameux disciple, d'une si merveilleuse innocence et d'une si extraordinaire sainteté, le bienheureux Gérard Majella, eut beaucoup de luttes à soutenir contre l'esprit mauvais, comme en témoignent les actes de son procès de béatification.

« Outre la messe quotidienne, et la visite au Saint-Sacrement, le bienheureux passait souvent la nuit devant le tabernacle dans la cathédrale

(1) Vie des Saints du *Pèlerin*, n° 774.

de Muro, sa ville natale, dont le sacristain qui était son parent lui remettait la clé. Là il prenait de rudes disciplines, et il déplorait l'ingratitude des hommes envers Dieu. Il eut beaucoup à souffrir de la part du démon durant ces veilles nocturnes ; l'esprit du mal se présenta plusieurs fois à lui sous la forme d'un chien, et renversa un des gros anges de bois qui étaient aux coins de l'autel pour écraser notre pieux Gérard. Ces faits, déclare un témoin qui dépose au procès de béatification, m'ont été rapportés soit par les chanoines de Muro, soit par le sacristain de la cathédrale (1). »

On lira avec plaisir le récit d'une aventure des plus pittoresques arrivée au même serviteur de Dieu, et consignée également dans son procès de béatification. Le voici tel qu'il a été recueilli, parmi les dépositions de vingt témoins assermentés, de la bouche d'un membre de la famille Capucci qui, dans la circonstance, donna l'hospitalité au bienheureux.

« Gérard, venant de Melfi à Lacédonia, arriva à dix heures du soir et vint frapper à la porte de notre maison où tout le monde était déjà couché. Le vieux Costantino lui dit : « Comment peux-tu voyager par un temps aussi affreux ? Les diables

(1) *Analecta Juris Pontificii*, VII^e série, 4^e volume, 1^{re} partie, col. 1045.

eux-mêmes ne se risqueraient pas dehors. — Et pourtant, répondit Gérard, c'est un diable qui, sans le vouloir, m'a conduit sain et sauf chez toi. » On courut ouvrir la porte, le cheval fut mis à l'écurie, et l'on alluma un grand feu. La journée avait été la plus épouvantablement pluvieuse qu'on eût vu depuis longtemps : la neige et le brouillard avaient empêché tout le monde de voyager ; l'Ofanto était sorti de son lit, et formait un infranchissable torrent. Le vieux Costantino ne pouvait s'expliquer que Gérard eût pu se sauver dans l'obscurité de la nuit, et parmi la violence de la tempête, et il le pressait de raconter son voyage ; le serviteur de Dieu hésitait. Costantino ayant dit qu'il voulait le savoir par obéissance, Gérard raconta qu'il était parti malgré l'évêque de Melfi et le mauvais temps, parce que son supérieur lui avait dit de ne pas différer davantage ; qu'il s'était perdu en route à cause de la neige et du brouillard ; qu'à la nuit il s'était trouvé dans des broussailles au bord de l'Ofanto ; que là un démon lui était apparu, avec menace de le tuer ; mais que, recourant au nom auguste de la très sainte Trinité, il lui avait commandé de prendre la bride de son cheval, et de le conduire à Lacédonia par la voie la plus sûre. Et voilà comment il se trouvait sain et sauf dans la maison Capucci (1). »

(1) *Analecta Juris Pontificii*. Loco citato, col. 1058.

Plus étrange encore est le fait suivant tiré des actes de béatification d'un contemporain du bienheureux Gérard, le bienheureux Félix de Nicosie, capucin, qui mourut l'an 1787, et que Léon XIII vient de placer sur les autels. Cinq témoins oculaires, tous très dignes de foi, en ont déposé avec serment. La longueur du récit me contraint de l'abréger (1).

Carmelo Falco était un opulent propriétaire des environs de Nicosie. Une violente épidémie se déclara dans une de ses bergeries située dans la haute montagne. Il demanda un père capucin pour donner une bénédiction préservatrice à son bétail. Le père arriva suivi de frère Félix et se rendit sur les lieux. Or, parmi les bergers, on avait reçu récemment un jeune étranger qui se faisait nommer Agostino, qui était d'une force extraordinaire, mais d'allures suspectes en fait de religion. La bénédiction donnée, maître Falco voulut servir une collation aux deux religieux: frère Félix demanda à ce que les bergers y prissent part; sa requête fut accueillie avec empressement, et bientôt tous se trouvèrent réunis autour des pères, sauf toutefois le mystérieux Agostino. On le chercha de tous côtés, il s'était caché; on le découvrit enfin, mais il refusa de quitter sa cachette. Informé de cette

(1) *Vie du bienheureux Félix de Nicosie*, par le P. Henri de Gréges, capucin.

résistance, le bienheureux Félix s'écria : « Eh bien, moi, je vous dis que Dieu va le contraindre à venir et à dire ce qu'il est ! » Alors il se passa une scène extraordinaire. Se transportant près d'Agostino, le serviteur de Dieu lui jette l'extrémité de la corde, qui sert de ceinture aux capucins, sur les épaules, et l'y maintenant, lui dit d'un ton solennel : « Au nom de Dieu, suis-moi ! » L'autre suit, comme s'il eût été attaché ; mais il marchait sur ses pieds et sur ses mains à la façon des bêtes, et il faisait, pour résister à la force spirituelle qui l'entraînait, les mêmes contorsions que fait un animal furieux que l'on a attaché par le cou et qu'on emmène malgré lui. Arrivé au lieu où les bergers étaient réunis, le bienheureux Félix, tenant toujours sa corde sur les épaules d'Agostino, lui crie : « Au nom de Jésus-Christ et de Marie, sa mère, je te commande de dire qui tu es, et pourquoi tu es venu dans cette bergerie. » Les traits du malheureux se contractent d'une façon hideuse ; il écume, il rugit comme une bête féroce ; et finalement il déclare qu'il est un démon sorti de l'enfer, qu'il est venu dans la bergerie pour faire au troupeau tout le mal possible, et surtout pour perdre les bergers en les détournant de la prière et en les rendant progressivement vicieux. « Au nom de Jésus-Christ, reprit le bienheureux, je t'ordonne, démon maudit, de rentrer en enfer,

sans nuire à aucune créature! » Le démon démasqué ne pouvait se soustraire à cette objurgation; mais, comme autrefois les esprits infernaux chassés du corps des hommes demandèrent à Notre-Seigneur permission de passer dans une bande de pourceaux, il demanda qu'il lui fût permis d'entrer, pour en faire sa proie, dans le corps d'un animal quelconque. Sur la sollicitation des assistants, le bienheureux Félix le lui permit. On vit alors comme un éclair, un hurlement prolongé retentit, la forme humaine du prétendu Agostino s'évanouit, et le démon sauta dans les membres d'un petit veau qui se trouvait à l'attache près de la porte; et en un instant, du pauvre animal il ne resta que quelques ossements calcinés. Ce fait si extraordinaire fut, je le répète, attesté sous la foi du serment, lors des premiers procès de béatification du serviteur de Dieu, par cinq témoins oculaires.

Il y aurait une étude spéciale à faire sur ce phénomène du démon se mêlant sous forme humaine à la vie courante. Qu'il suffise de rappeler ici un trait de la vie de saint Gilduin, chanoine en Bretagne au onzième siècle, consigné dans la *Mystique* de M. l'abbé Ribet : un démon sous forme humaine se met au service d'un batelier pour le perdre temporellement et éternellement, le saint découvre l'esprit maudit et le met en fuite, comme fit le bienheureux Félix pour le soi-disant Agostino.

XII. — LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA TAÏGI.

LE SAINT HOMME DE TOURS.

Notre Saint-Père le pape Léon XIII, qui n'est certes pas un petit esprit, ni un ignorant, ni un crédule, a décrété que tous les prêtres, en terminant la sainte messe, adresseraient du pied de l'autel une prière au glorieux saint Michel archange, pour lui demander qu'il replonge en enfer les esprits de malice qui parcourent le monde pour perdre les âmes. En un mot, l'illustre Pontife tient pour avéré qu'il y a de nos jours un déchaînement insolite de démons. Et ils ont manœuvré avec une habileté si raffinée, qu'ils réussissent à faire nier jusqu'à leur existence, alors qu'ils sont partout, qu'ils bouleversent tout, et qu'ils entraînent dans la perdition un nombre incalculable d'âmes. Telle est la situation présente.

Le diable commence par aveugler ceux dont il poursuit la perte; il n'arrive à ses fins qu'en se cachant; le comble de son astuce est de provoquer la mise en doute, la négation de l'enfer. Mais les hommes de Dieu, les saints lui ôtent son masque; il est contraint de se montrer à leurs yeux dans toute sa laideur abjecte, dans toute la brutalité de

sa haine contre l'humanité et surtout contre l'humanité rachetée.

C'est ce que nous avons remarqué dans les siècles précédents, c'est ce que nous allons remarquer au dix-neuvième siècle. Prenons quelques exemples.

Au commencement du siècle vivait à Rome une admirable femme, qu'on peut appeler une nouvelle Françoise Romaine, la vénérable Anna-Maria Taïgi. Ce n'était pas une religieuse d'une vie retirée et contemplative ; c'était une bonne mère de famille, vaquant aux soins du ménage parmi de nombreux enfants. Elle jouissait de la continuelle vision d'un soleil mystérieux, orné de caractéristiques emblèmes, dans lequel elle voyait se produire les événements les plus cachés, se manifester le secret des âmes, et même se peindre l'avenir. Les plus signalés personnages fréquentaient son humble logis ; et les cardinaux s'y rencontraient avec des généraux et des diplomates. Elle mourut en odeur de sainteté ; son procès de canonisation est ouvert, c'est une merveille d'information : en voici quelques extraits relatifs aux luttes de la servante de Dieu avec le diable (1).

Écoutons le cardinal Pédicini, qui la fréquentait beaucoup. — « L'ennemi de tout bien, voyant qu'il

(1) *Analecta Juris Pontificii*, VIII^e série, 4^e volume, I^{re} partie, col. 392, 413, 677, 678.

ne gagnait rien par les assauts contre la foi, prit bien souvent la forme d'un vénérable religieux, afin d'exhorter Anna-Maria à abandonner son genre de vie... Comment compter les assauts des esprits infernaux qui la tentaient sous les formes les plus séduisantes et par les suggestions les plus humiliantes? Elle leur opposait le bouclier de la patience et de la prière. Les démons, se voyant déçus, se tournaient contre son corps, tantôt en la saisissant au cou, tantôt en l'accablant par des coups douloureux et épouvantables. »

Écoutons son confesseur le P. Philippe Louis de Saint-Nicolas, carme du couvent de la Victoire, qui prêta serment à chaque déposition, et apposa sa signature au bas de toutes les pages des procès-verbaux. — Anna-Maria avait obtenu la conversion d'un jeune débauché. « Elle dut payer cette grâce bien cher. Impossible de décrire la rage des démons pour la perte d'une telle âme. La nuit qui suivit la première entrevue du repentí avec la servante de Dieu, les esprits infernaux se rendant visibles, essayèrent de l'étrangler, après l'avoir accablée d'injures, le prêtre qui amena le jeune homme et qui est encore aujourd'hui mon pénitent, passa toute cette nuit dans des frayeurs et dans des bruits diaboliques qu'il pourra seul décrire. » La foi d'Anna-Maria fut combattue d'une manière extraordinaire par les démons; ils lui livraient

des assauts incessants, surtout aux époques de ses peines intérieures, et en mille autres circonstances que l'astucieux serpent savait choisir. La pauvre femme entendait des voix : « Qui t'a donné à entendre que l'éternité existe?... Tout finit avec le corps... Oh ! insensée, considère ce qu'ont pensé, ce que pensent les gens d'esprit ! Regarde aussi les prêtres qui débitent ces fables, comme ils vivent ! S'ils y croyaient, ils ne seraient pas si fous ! Amuse-toi, amuse-toi (1) ! » Et autres suggestions sur tous les points de la religion, surtout contre le Saint-Sacrement. « Le démon lui apparut sous diverses formes, tantôt comme religieux ou abbé, tantôt comme prélat ou comme un beau jeune homme, en l'excitant à des choses indignes par des actions qui dénotaient l'esprit impur et corrupteur. »

Passons de l'Italie en France.

Le 18 mars 1876 mourait à Tours un vénérable laïque, connu par sa foi ardente et son inépuisable charité, plus connu encore par les innombrables prodiges et guérisons qu'il opérait avec l'huile brûlant devant une image de la Sainte-Face, M. Dupont, communément appelé le *saint Homme de Tours*. Sa vie a été écrite par M. l'abbé Janvier, son confesseur. Il faut lire au tome premier le chapitre

(1) On dirait les déclamations d'un mauvais journal. (Identité de source.)

dix-neuf, très suggestif, intitulé : *Satan*. C'est l'histoire des combats du saint homme avec l'esprit infernal (1).

La première escarmouche fut un violent cauchemar du genre de celui qui rendit presque fou, au témoignage de saint Bernard, un religieux de Clairvaux. Les assauts commencèrent durant les veilles des adorations nocturnes, dont M. Dupont fut le promoteur et le propagateur infatigable. Sanctifier la nuit en la passant au pied du Saint-Sacrement, c'était en quelque sorte chasser le diable d'un domaine usurpé; car il revendique, comme le propre théâtre de ses exploits infâmes, la nuit, cette conseillère du vice, la nuit qui se prête aux crimes, *nox apta criminibus*, dit le poète. L'esprit infernal ne peut souffrir tranquillement d'être pourchassé sur ce terrain. Tandis que M. Dupont reposait sur le lit de camp des adorateurs attendant leur tour de veille, il s'en vit à plusieurs reprises tiré violemment par une main invisible et jeté au milieu de la chambre, ou bien il fut lancé en l'air d'un mouvement giratoire inexplicable. Ces luttes nocturnes se renouvelèrent par la suite, et eurent bien des témoins. Tandis qu'il prenait les eaux à Bourbon-l'Archambault, on entendit dans sa chambre un vacarme épouvan-

(1). *Vie de M. Dupont*, par M. l'abbé Janvier. Tome 1^{er}, ch. xix, p. 437-438.

table : on crut qu'un voleur avait pénétré chez lui, et qu'une bataille corps à corps s'était engagée. Cela dura deux nuits. Comme on demandait à M. Dupont pourquoi il n'avait pas appelé au secours, il répondit : « Je n'ai pas besoin de secours humains, ils sont inutiles. »

A la différence de ceux qui ne veulent voir le diable nulle part, M. Dupont, avec une pénétration, j'allais dire avec un flair surnaturel, le surprenait partout. « Méfiez-vous de lui, recommandait-il à de jeunes personnes, il se fourre partout, dans un jeu de cartes, dans une guitare, dans une boucle de cheveux frisés, dans une cuillerée de soupe, etc. » — « Cette dernière localisation de Satan, ajoute la pieuse dame de qui nous tenons ce propos (c'est l'historien de sa vie qui parle), me semblait très douteuse en ce temps où j'étais jeune : je la comprenais mieux dans l'apparition de ce chien noir qui se présentait à Alphonse Ratisbonne en cette église de Rome, où sa conversion eut lieu, et qui selon M. Dupont n'était autre que Satan en personne. »

Ajoutons que M. Dupont ne se contentait pas de repousser les attaques du diable. Il prenait l'offensive, il le provoquait en quelque sorte, il le stigmatisait avec une virulence de langage qui était à cent lieues de ses habitudes, il le foulait aux pieds avec le dernier mépris. » C'est là, disait-il, la ma-

nière de traiter cet esprit orgueilleux. » Oui, mais pour le traiter ainsi, il fallait être M. Dupont.

XIII. — LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE VIANNEY,
CURÉ D'ARS.

Le vénérable Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars, clôturera cette revue de l'ingérence démoniaque dans la vie des saints. Mort le 5 août 1859, il répandit dans toute la France, et même dans toute l'Eglise, un éclat de sainteté très doux et très pénétrant. Qu'elle est attirante cette figure de prêtre, encadrée de longs cheveux blancs, émaciée, extatique, imprégnée de la mansuétude de Jésus-Christ ! La sérénité de ce front vous calme, la flamme humide de ce regard vous subjugue, la clémence de ces lèvres vous séduit ; ces mains sont faites pour délier les consciences, pour rendre les âmes à la liberté.

La vie de ce saint prêtre a été écrite par un témoin avec une simplicité évangélique, sans aucun apprêt de style, sans aucune prétention de pensée. Elle offre un caractère d'absolue vérité. Détachons-en ce qui concerne les rapports de M. Vianney avec celui qu'il appelait familièrement le *grappin*, avec le démon (1).

(1) *Vie du curé d'Ars*, par M. l'abbé A. Monnin.

Le saint prêtre demeurait seul dans son modeste presbytère. Le démon venait le troubler durant son sommeil, ou plutôt durant ses longues prières nocturnes. Un écho de ces bruits étranges transpira dans le pays, et y causa une légitime émotion. On crut que des maraudeurs en étaient les auteurs. « Des personnes charitables vinrent s'offrir à faire le guet autour de la maison; quelques jeunes gens armés s'établirent en embuscade au clocher pour surveiller les abords de la cure. Des paroissiens zélés voulurent coucher dans la chambre voisine de celle de M. le curé. Il y en eut parfois qui furent très effrayés, entre autres le charron du village, André Vachère. Une nuit que son tour de faction était venu, il s'installa avec son fusil dans la chambre. Quand vint minuit, un bruit effroyable se fit entendre à côté de lui dans la pièce même; il lui sembla que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups. La pauvre sentinelle de crier au secours, et M. le curé d'accourir. On regarde, on examine, on fouille les coins et les recoins, mais inutilement (1). »

Le bruit de ces événements vint aux oreilles des confrères de M. Vianney. En général, ils se montrèrent sceptiques. « Si M. le curé d'Ars, disaient-ils, vivait comme les autres, s'il prenait sa

(1) *Vie de M. Vianney*. Tome I, liv. III, chap. II, p. 389.

dose de sommeil et de nourriture, cette effervescence d'imagination se calmerait, son cerveau ne se peuplerait pas de spectres, et toute cette fantasmagorie infernale s'évanouirait. »

Un soir que le saint curé se trouvait dans un presbytère voisin en compagnie de plusieurs confrères avec lesquels il devait passer la nuit, les quolibets ne lui furent pas épargnés, et même le badinage dépassa la mesure. On le traita de visionnaire, de maniaque. « Allons ! allons ! mon cher curé, lui disait-on, faites comme les autres, nourrissez-vous mieux, c'est le meilleur moyen d'en finir avec toutes ces diableries... Votre cure est un taudis malpropre, les rats y sont chez eux, ils y prennent leurs ébats jour et nuit, et vous croyez que c'est le diable. » Le bon curé ne répondit pas un mot ; il se retira dans sa chambre, insensible à tout, sauf à la joie d'avoir été humilié. « Un instant après, dit l'historien de M. Vianney, messieurs les rieurs se souhaitaient une bonne nuit et regagnaient leurs appartements respectifs, avec l'assurance de philosophes qui, s'ils croyaient au démon, n'avaient du moins qu'une foi très médiocre à son intervention dans les affaires du curé d'Ars. »

« Mais voilà qu'à minuit ils sont réveillés en sursaut par un affreux vacarme. La cure est sens dessus dessous ; les portes battent, les vitres frisson-

nent, les murs chancellent, de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant, tout le monde est debout. On se souvient que le curé d'Ars a dit : « Vous ne serez pas étonnés, si par hasard vous entendez du bruit cette nuit. » On se précipite vers sa chambre, il reposait tranquillement. « Levez-vous, lui crie-t-on, la cure va tomber. — Oh ! je sais ce que c'est, répond-il en souriant ; il faut aller vous coucher, il n'y a rien à craindre. » On se rassure, et le bruit cesse. A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève, et trouve à la porte un homme qui avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui. Il se rend aussitôt à l'église, et y reste jusqu'à la messe occupé à entendre un grand nombre de confessions. »

Les confrères cessèrent de plaisanter M. Vianney. Un missionnaire qui assistait au tintamarre diabolique, M. Chevalier, de pieuse mémoire, disait en racontant l'aventure : « J'ai promis au bon Dieu de ne plus me moquer de ces histoires d'apparitions et de bruits nocturnes ; quant à M. le curé d'Ars, je le tiens pour un saint (1). »

L'épisode suivant de ces luttes avec Satan est des plus caractéristiques.

(1) *Vie de M. Vianney*. Tome I, liv. III, chap. II, p. 397-401.

« Une des fantaisies les plus bizarres du démon, celle qui trahit le mieux ses ignobles instincts, est l'histoire du tableau contre lequel il s'est acharné si longtemps. M. le curé avait sur son palier, à la place même où l'on voit encore aujourd'hui une image grossière de la sainte Vierge, une toile qu'il aimait beaucoup, bien que ce fût une œuvre très médiocre. La vue de cette peinture parlait à son âme et l'attendrissait en lui rappelant le plus doux, le plus chaste et le plus divin de nos mystères : c'était une Annonciation.

« Voyant que M. le curé honorait cette sainte image d'un culte particulier, que faisait ce méchant *grappin*? Tous les jours, il la couvrait outrageusement de boue et d'ordure. On avait beau la laver, on la retrouvait, le lendemain, plus noire et plus contaminée que la veille. Ces lâches insultes se renouvelèrent jusqu'à ce que M. Vianney, renonçant aux consolations qu'elle lui donnait, prit le parti de la faire enlever. Beaucoup ont été témoins de ces odieuses profanations, ou du moins en ont pu observer les traces sensibles. M. l'abbé Renard, un ami de M. Vianney, dit avoir vu ce tableau indignement maculé : la figure de la sainte Vierge n'était plus reconnaissable.

« Ce fait doit être mis au rang de ceux dont il est le moins permis de douter. Nous avons entendu M. le curé y faire publiquement allusion,

et, parmi ses auditeurs assidus, il n'en est point qui n'en sache les détails par cœur (1). »

Relatons encore un témoignage très authentique et très saisissant.

« En 1829, au plus fort de cette lutte, un jeune prêtre du diocèse de Lyon, le fils de la bonne veuve d'Ecully avec laquelle nous avons fait connaissance, dès les premières pages de ce livre, et qui rendit de si touchants services à M. le curé, l'abbé Bibot, vint à Ars faire une retraite auprès de l'homme de Dieu. M. Viannéy, qui avait encouragé et guidé ses premiers pas dans la carrière sacerdotale, le reçut avec une extrême bonté, et voulut qu'il logeât chez lui.

« Je connaissais particulièrement ce prêtre, dit M. l'abbé Renard, et la Providence me favorisa en faisant coïncider avec le sien un voyage que je fis dans ma paroisse natale.

« Dès notre première entrevue, la conversation tomba sur les choses extraordinaires qui se passaient à Ars, et dont la rumeur remplissait le pays : « Vous couchez à la cure, lui dis-je, eh bien ! vous allez me donner des nouvelles du diable. Est-il vrai qu'il y fait du bruit ? l'avez-vous entendu ? — Oui, me répondit-il, je l'entends toutes les nuits. Il a une voix aigre et sauvage qui imite

(1) *Vie de M. Vianney*. Tome 1, l. III, chap. II, p. 406-407.

le cri d'une bête fauve. Il s'attache aux rideaux de M. le curé et les agite avec violence. Il l'appelle par son nom; j'ai saisi très distinctement ces paroles : Vianney ! Vianney ! que fais-tu là ? Va-t'en ! va-t'en ! — Ces bruits et ces cris ont dû vous effrayer ? — Pas précisément. Je ne suis pas peureux, et d'ailleurs, la présence de M. Vianney me rassure. Je me recommande à mon ange gardien, et je viens à bout de m'endormir. Mais je plains sincèrement le pauvre curé; je ne voudrais pas demeurer toujours avec lui. Comme je ne suis ici qu'en passant, je m'en tirerai tant bien que mal, à la garde de Dieu ! — Avez-vous questionné M. le curé là-dessus ? — Non, la pensée m'en est venue plusieurs fois, mais la crainte de lui faire de la peine m'a fermé la bouche. Pauvre curé ! pauvre saint homme ! Comment peut-il vivre au milieu de ce tapage (1) ? »

Après de semblables attestations, il n'est pas permis de douter que le diable ne soit intervenu physiquement, par des effets sensibles, un nombre incalculable de fois, dans le presbytère d'Ars. Mais le saint curé a-t-il vu son infernal ennemi ? Sa discrétion était extrême, il n'a certainement pas dit tout ce qu'il a vu. A la question posée, l'auteur de sa vie répond par les deux faits suivants.

(1) *Vie de M. Vianney*, p. 415-416.

« M. Vianney vit un jour, à trois heures du matin, un gros chien noir, les yeux flamboyants, le poil hérissé, grattant la terre du cimetière à l'endroit où avait été déposé, quelques semaines auparavant, le corps d'un homme mort sans confession. La vue de ce chien l'effraya beaucoup; il ne douta pas que ce ne fut le diable, et courut se réfugier dans son confessionnal. — On lit, dans la légende de saint Stanislas Kostka, que, pendant une maladie qui lui vint à la suite de ses mortifications, l'angélique jeune homme vit aussi le démon sous la forme d'un horrible chien prêt à s'élancer sur lui. L'affreuse vision se renouvela trois fois, trois fois il la mit en fuite avec le signe de la croix.

« M. Vianney a encore raconté que le diable lui était aussi apparu, sous la forme de chauves-souris qui remplissaient la chambre et voltigeaient autour de son lit; les murailles en étaient toutes noires. »

Je pourrais relever bien d'autres faits, car les infestations diaboliques auxquelles le saint curé fut en butte sont très variées. Ceux qu'on vient de lire suffisent amplement à ma preuve. Ils sont d'une authenticité hors de conteste; ils ont été, on peut le dire, publics; de plus ils emportent une réfutation des plus originales de toutes les objections qui ont cours contre la réalité des manifes-

tations diaboliques. Les chers confrères du saint curé ont été guéris de leur incrédulité d'une façon trop piquante, pour que la leçon qu'ils ont reçue ne profite pas à d'autres qu'à eux.

XIV. — CONCLUSION.

La conclusion de cette étude n'est pas difficile à tirer.

J'ai mis en avant des faits en grand nombre qui dénotent incontestablement une action physique, extérieure, du diable; et les faits que j'ai laissés de côté sont en bien plus grand nombre encore. Ces faits ont eu des témoins sérieux, et quelques-uns ont été en quelque sorte publics. Ils se trouvent consignés dans des écrits qui portent le nom de docteurs de l'Église comme saint Athanase, saint Grégoire le Grand, saint Pierre Damien, ou tout au moins qui proviennent d'auteurs graves et bien placés pour être exactement renseignés; ils sont parfois extraits des dépositions assermentées qui figurent dans les procès de canonisation, et l'on sait avec quelles précautions infinies l'Église dirige les informations de cette nature. Il me paraît donc que ces faits ne peuvent être niés, au moins dans leur ensemble, sans déroger aux lois de la certitude historique.

Pour arriver à formuler une semblable négation, il faudrait non seulement recourir à la théorie de l'hallucination collective dont il n'est pas permis d'abuser, mais encore étendre cette hypothèse gratuite d'hallucination à des témoins très divers, ayant vécu à des âges très différents et dans des milieux très disparates. Cette épidémie d'hallucination sans cause, se répétant à tout moment dans la vie des saints, et se communiquant à tout leur entourage, serait elle-même un phénomène plus étonnant que tous ceux dont j'ai donné le récit.

C'est un préjugé très dangereux et très faux de croire que les saints avaient la tête faible, le cerveau mal équilibré. Ils jouissaient au contraire, leurs vies en témoignent, d'un grand bon sens pratique et montraient en toute occasion une rare possession d'eux-mêmes. Prenez le premier traité spirituel venu d'un bon auteur : vous verrez quelle différence il met entre l'état d'un novice qui s'exalte facilement, et l'état d'un homme de vertu consommée qui se défie des apparitions et des visions, et qui n'y ajoute foi qu'à son corps défendant. Etant donnée cette maturité d'esprit, cette expérience des choses surnaturelles, quand un saint Benoît, une sainte Thérèse nous disent : *j'ai vu le diable de mes yeux*, on peut les croire sur parole, sans même recourir à d'autres témoignages que le leur.

Je crois avoir répondu par avance aux principales difficultés qui auraient pu inquiéter l'esprit du lecteur : Pourquoi le démon se montre-t-il de préférence aux saints ? Pourquoi à tel saint ? Pourquoi d'une manière si monstrueuse et si étrange ?

Qu'on me permette d'ajouter un mot. On s'explique facilement qu'il y ait du monstrueux, de l'invraisemblable, de l'incohérent même, dans les phénomènes diaboliques. Mais comment se fait-il que le diable, qui a tant d'esprit, se montre parfois si ridicule et si bête ? Car enfin il était d'une sottise achevée, quand il contrefaisait grossièrement une sainte Marie-Madeleine de Pazzi, une sainte Véronique Giuliani ; il pouvait bien se douter que sa ruse misérable serait éventée au premier jour. Cela démontre à mon sens, et mieux que tout autre chose, jusqu'où va la malice de l'esprit infernal. Dieu ne lui laisse pas toute liberté, il resserre son action dans un cercle très restreint, il force le vieux serpent à ramper et à manger la terre. Or, cette malice est telle que, ne pouvant éclater autrement que par des actes grotesques, incapable de se contenir, elle éclate ainsi. Et puis, même réduit à traduire sa haine par des grimaces bêtes, le diable se propose un but ; il affirme son action ; il cherche à troubler les saints. Père du mensonge, il sait que le plus stupide mensonge trouve toujours quelque créance. Ne

ferait-il commettre qu'un jugement téméraire en singeant un saint ou une sainte, il se tiendrait pour satisfait. Dans sa guerre continuelle et intensive contre Dieu et les hommes, tous les moyens lui sont bons et rien ne lui paraît négligeable.

En somme, dans mon étude, le diable apparaît ce qu'il est : méchant d'une méchanceté irréductible, abominable et abject.

Chose étrange ! les spirites lui reconnaissent les mêmes caractères. Il y a quelques années, l'excellente revue romaine, la *Civiltà cattolica*, publiait des articles très documentés sur le spiritisme, avec de nombreux extraits des livres d'Allan-Kardec et de divers auteurs ou journaux spirites (1). Or, Allan-Kardec et ces auteurs déclarent qu'il y a des esprits menteurs, bouffons, méchants, obscènes, et qu'ils sont nombreux, plus nombreux même que les bons esprits ; ils relatent des traits d'abjecte méchanceté de leur part. Il leur est arrivé d'injurier, de harceler, de souffleter de pauvres malheureux fourvoyés dans les réunions spirites. Ils s'acharnent de préférence sur ceux qui offrent le moins de résistance. Ils sont aussi lâches que cruels. Bref, c'est la reproduction, avec des variantes tenant au milieu, de ce que nous lisons dans la vie des saints.

(1) *Civiltà cattolica* : Quaderni 1025-1032.

La vérité de nos dires se trouve ainsi contresignée par les déclarations des pontifes du spiritisme.

Seulement cet être invisible, trompeur et malicieux, dont ils constatent l'existence et dépeignent les agissements, les spirites l'appellent : *un esprit*. Et nous, chrétiens, nous le stigmatisons de son vrai nom : *le diable*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	VII
I. — Quelques réflexions préliminaires.....	1
II. — L'ère des persécutions.....	6
III. — Saint Antoine et les Pères du désert	8
IV. — Saint Martin et saint Benoît.....	12
V. — Du sixième au treizième siècle.....	18
VI. — Les saints dominicains et franciscains.....	26
VII. — Sainte Françoise romaine, sainte Colette.....	33
VIII. — Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix.....	39
IX. — Saint Jean de Dieu, saint Philippe de Néri.....	45
X. — Les vénérables Agnès de Langeac et Benoîte du Laus	49
XI. Au dix-huitième siècle.....	55
XII. La vénérable Anna-Maria Taïgi, le saint homme de Tours	65
XIII. — Le vénérable Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars.....	71
XIV. — Conclusion.....	79